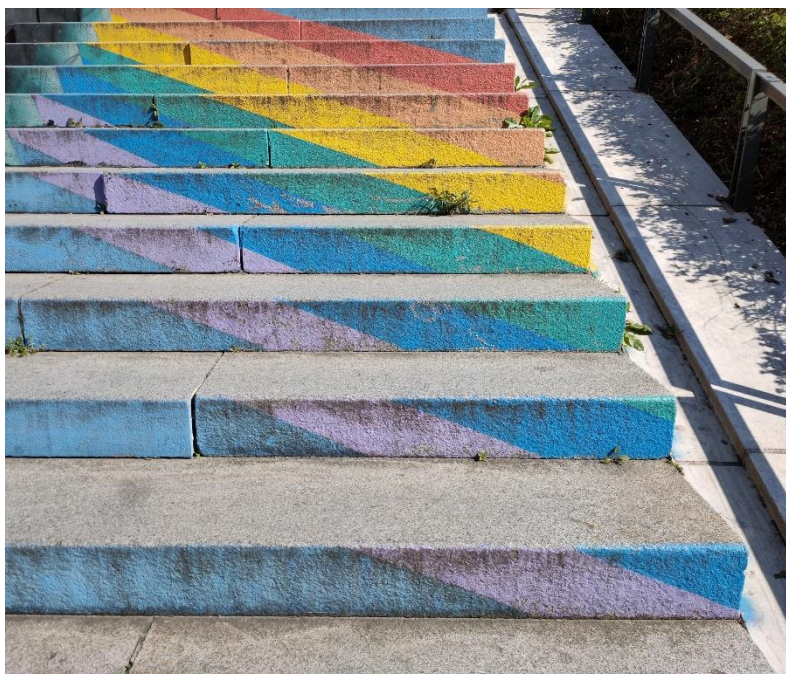


(Trans)cender les approches genrées de l'espace

Perceptions et pratiques de l'espace urbain des personnes Transgenres et Non-Binaire



Escalier aux couleurs du drapeau LGBTQIA+, quartier du Marais 2022 photo prise par Arthur Sendron-Tocqueville

Mémoire de première année de Master par Arthur Sendron-Tocqueville

Sous la direction de Sophie Blanchard

Jury : Sophie Blanchard et Claire Hancock

Année universitaire 2021-2022



Table des matières

Remerciements :	2
Lexique :	3
Introduction : La question “Trans”, sujet géographique novateur	5
Quelques précisions au sujet de ce mémoire :	5
Inscription du mémoire dans le champ géographique du genre :	6
Complexité du sujet de recherche et biais :	10
Méthodologie de recherche	12
Contenu :	15
I- Perception : Quel regard sur l’espace ?	16
1.1 Le parcours « trans » n’est pas un parcours « cis » :	17
1.2 Performance de genre : une question de passing	23
1.3 Le regard de l’autre	26
II- Pratiques : L’espace urbain, enjeu de violences et lieu d’entre soi	34
2.1 La ville et ses violences :	35
2.2 Le double tranchant de l’entre soi :	40
2.3 Double-trouble : Problème de reconnaissance de la non-binarité au sein de la communauté trans	46
III- Améliorer le vécu des personnes trans : quelques pistes pour rendre l’espace inclusif pour tou.te.s	50
3.1 La sécurité dans l’espace urbain :	51
3.2 D’autres modèles dans les médias :	55
3.3 Former, enseigner :	60
Conclusion : Faire un état des lieux n’est pas suffisant	65
Annexe	67
Table des figures :	71
Bibliographie-Sitographie	72

Remerciements :

Dans un premier temps je tiens à remercier Madame Sophie Blanchard pour m'avoir soutenu et accompagné durant tout le procédé de réflexion par rapport au sujet et à l'écriture de ce mémoire ainsi que pour tous ses conseils avisés.

Je souhaite également remercier Emmanuel Beaubatie, Milan Bonté et Cha Prieur pour m'avoir soutenu dans ce projet, m'avoir accordé de leur temps et répondu à mes nombreuses questions.

Il est évident que je remercie également chaleureusement l'association Sorb'Out de Paris 1 ainsi que toutes les personnes ayant participé à ce mémoire en prenant de leur temps, souvent précieux, afin de mener des entretiens qui ont été cruciaux à la fois pour ma recherche et pour la construction de ce mémoire.

Merci à Léa pour tous ces échanges entre nos sujets respectifs ainsi que pour son partage permanent de ressources sur la transidentité et à Lucas pour avoir soutenu et partagé mon projet de mémoire sur Twitter et inviter des personnes à y participer ce qui m'a permis de toucher plus de personnes.

Merci à Chantal pour les nombreuses relectures de ce mémoire sans quoi, il serait inondé de fautes d'orthographe et de grammaire.

Pour terminer, je remercie grandement ma sœur Pauline, et mon beau-frère Antoine, sans qui, je ne serai pas là aujourd'hui à présenter ce mémoire, ni le soutenir devant vous. En effet, depuis toujours ils m'ont soutenu jusqu'au bout et poussé à aller plus loin dans mes études. Ils ont toujours suivi ma scolarité tout en s'assurant de mon bien être et de ma santé mentale.

Lexique :

Pour éclaircir certains termes et notions abordés dans ce mémoire, il me paraît important de placer ce lexique au préalable, afin d'en donner la définition avant lecture.

Trans : Terme parapluie qui englobe à la fois une catégorie de personnes dont le genre ne correspond pas avec leur genre et sexe attribué à la naissance mais aussi leur(s) parcours(s) de transition ainsi que leur vécu. Il existe autant de parcours que de personnes « trans ». C'est pour cela que ce terme tend malheureusement à « invisibiliser » leur individualité puisqu'il est très général. (Espineira 2022)

Non-binaire/non-binarité : *“La non-binarité représente les identités de genre autres que la binarité exclusive homme/femme. Les personnes non-binaires peuvent se sentir comme ni homme ni femme, comme les deux, ou comme toutes autres combinaisons des deux. La non-binarité inclut les identités en lien avec la fluidité des genres. Les personnes non-binaires peuvent s'identifier comme trans, selon leur auto-identification.”* (Interlignes, 2018)

Transgenre : *“personnes qui vivent ou qui souhaitent vivre dans un genre différent de celui qui leur a été assigné à leur naissance.”* (Wiki Trans)

Transidentité/Transitude: *“La transidentité désigne le fait, pour une personne, d'avoir une identité de genre différente du genre qui lui a été assigné à sa naissance.*

Certain(e)s militant(e)s utilisent également le synonyme « transitude » qui a l'avantage de ne pas renvoyer à la sexualité, ni de réduire l'identité d'une personne « trans » à sa transidentité.” (Wiki Trans)

Cisgenre : *“Personne en adéquation avec le genre qui lui a été assigné à la naissance en fonction de ses organes génitaux.”* (Wiki Trans)

Passing : *“Terme anglais : Fait de « passer » ou d’être perçu(e), aux yeux des autres, comme membre d’un genre dans lequel on n’a pas été élevé depuis sa naissance. Pour les personnes « trans », cela implique d’être perçu.e.s dans la bonne identité de genre, sans que leur transidentité soit identifiable.”* (Wiki Trans)

Cissexisme : Terme qui en sociologie permet « de montrer qu’il n’y a pas une peur irrationnelle et individuelle des personnes « trans », mais des violences liées au genre, qui structurent la société dans son ensemble », en somme une peur intégrée des violences sexistes et sexuelles sous toutes leurs formes par les personnes « cisgenre ». (Emmanuel Beaubatie)

Dans un sens plus large il désigne un système oppressif de la part des personnes cisgenres qui considèrent que toutes les personnes sont de leur genre, assigné à la naissance, ou que les personnes « trans » sont inférieures aux personnes « cisgenres ». (Julia Serano)

Introduction : La question “Trans”, sujet géographique novateur

***“Le géographe appartient à la catégorie des « experts » investis d’une certaine autorité, il ne peut ignorer le fait qu’il contribue à faire exister ce qu’il décrit”
(Hancock, 2004)***

Quelques précisions au sujet de ce mémoire :

Dans cette introduction, je souhaite tout d’abord expliquer pourquoi il sera question des personnes « trans » au prisme de la géographie, mais aussi faire le point sur certaines notions, ainsi que sur les biais éventuels dus à ma position d’homme « cisgenre ».

Dans un premier temps, il est important de signaler que pour des raisons évidentes d’inclusivité, l’entièreté de ce mémoire sera rédigée en écriture inclusive en utilisant le point médian. Tout au long de ce mémoire, le terme récurant de “trans” sera utilisé afin de définir les personnes qui ne sont pas « cisgenres ».

Ce terme parapluie, permet d’englober l’ensemble des personnes qui s’y incluent, afin d’appréhender le large panel qu’il représente, et ce, malgré le fait que malheureusement il tend à invisibiliser l’individualité de chaque parcours (Espineira, 2022). En effet il n’existe pas un parcours type « trans », tout comme il n’existe pas de « vrais » ou de « faux trans », ainsi que le voudraient certaines personnes, en particulier, certains membres du milieu médical.

Les écrits et les résultats des recherches qui vont suivre, sont le fruit de plusieurs mois de lectures, d’heures d’entretiens, de réflexion, et d’utilisation d’un panel large de domaines de sciences sociales, visant à répondre au mieux à la problématique autour duquel ce mémoire s’articule.

Il faut noter que les résultats de ces recherches ne valent pas pour l’entièreté de la population trans en France. En effet, chaque personne est unique tout comme son histoire. Les personnes qui ont donné de leur temps pour participer à la construction de ce mémoire, ne représentent qu’une infime partie de cette population mais permettent de mettre en lumière de nombreux éléments grâce à un vécu et une expérience commune.

Inscription du mémoire dans le champ géographique du genre :

Ce mémoire s'inscrit dans le domaine des études de genre qui découlent des recherches féministes datant des années 70.

En effet, bien que la question trans soit peu abordée dans les travaux de recherches géographiques, la question du genre, au sein des études des sciences humaines et sociales, n'est pas aussi récente qu'on pourrait le penser.

Cette approche genrée découle de travaux de chercheuses féministes qui, au cours de leurs recherches, vont les politiser et remettre en question les approches théoriques géographiques de l'époque ainsi que les théories de spatialisation des rapports sociaux qui sont pour une grande majorité d'entre elles essentialistes.

Cette remise en cause des théories géographiques enseignées à l'époque met en lumière les rapports de domination évidents des hommes sur les femmes, et ce sur de nombreux sujets qui sont bien évidemment spatialisés. Cette approche genrée de la géographie n'est pas sans rappeler les travaux de Claire Hancock sur la spatialité des corps, datant de 2014, qui décrivent les rapports sociaux au prisme de l'espace public, dont découlent des rapports de domination appliqués, par et sur des corps. Car, derrière chaque champ de recherche il y a des personnes, avec une histoire, des pratiques et surtout un corps, dont les mouvements et les perceptions sont influencés par de multiples facteurs mobilisés.

Parler d'espace et de vécu n'est pas non plus sans rappeler une des révolutions de notre domaine, initiée par Armand Frémont, celle de la géographie de l'espace vécu.

Comme nous l'expliquent ces travaux bien installés dans notre science aujourd'hui, l'espace est avant tout une projection de notre personne, une construction à la fois physique et mentale. Cette construction mentale est un des éléments fondamentaux qui aujourd'hui ne peuvent être ignorés. Cette analyse pluridisciplinaire couplant à la fois, géographie, sociologie, architecture et psychologie, nous permet aujourd'hui de faire une analyse plus fine à l'échelle humaine et permet d'une part, d'appréhender des inégalités de pratiques basées sur de multiples facteurs (classe, race, genre etc...), et d'autre part, de mettre en lumière des constructions physiques et mentales inégalitaires, c'est-à-dire des difficultés d'accessibilité ou encore de légitimité. Cette construction mentale de l'espace, est le résultat d'une socialisation différenciée.

C'est cette socialisation qui est intéressante d'un point de vue recherche car elle découle de plusieurs facteurs de construction sociale qui se matérialisent tant dans la construction physique de l'espace que dans sa pratique. Car, de la perception, découle la pratique.

En dernier lieu, il paraît important de mentionner le fait que ces études s'inscrivent dans ce qui est appelé "les études féministes", si ce mot, connoté, peut faire peur en France, il n'en est rien en ce qui concerne les pays anglophones, qui eux, ont ouvert un champ d'études conséquent en ce qui concerne la question du genre, qu'elle soit sociologique, historique ou géographique.

Autre fait important, il paraît aussi évidemment essentiel de préciser que les études portées sur le genre dans le domaine de la géographie, ne constituent pas une géographie des femmes par les femmes. Il s'agit de mettre en lumière les rapports de dominations qui découlent du système patriarcal au travers du prisme de l'espace. (Hancock, 2005)

Durant la construction de ce mémoire, un événement est survenu, qui a à la fois chamboulé sa construction, mais aussi l'a conforté. Construire un travail scientifique dans le cadre de mise en lumière d'oppressions systémiques peut s'avérer particulièrement stressant lorsque, de l'autre côté de la barrière se construit un mouvement antiprogressiste s'attaquant directement aux disciplines des sciences humaines et sociales considérées comme « molles » afin de les discréditer. Pour rappel, le 7 et 8 janvier s'est tenu un colloque à la Sorbonne dont l'objet était d'interroger l'idéologie « woke » et « décoloniale », afin de pointer du doigt ses dérives ainsi que celles de la fameuse « cancel culture ».

Ce colloque « scientifique », financé et animé également par monsieur Jean-Michel Blanquer, ministre de l'éducation nationale, ainsi que le pseudo-observatoire des décolonialités, a, durant ce week-end, mis en exergue les travaux des chercheurs et des chercheuses considéré.e.s comme « wokistes », afin de critiquer leurs travaux ainsi que toutes leurs publications qui parleraient entre autres des constructions sociales, et qui s'attacheraient à les déconstruire.

À la suite de ce colloque motivé par la dénonciation d'un point de vue « obscurantiste, anti-démocratique et anti-républicain », certain.e.s d'entre eux se sont vu.e.s harcelé.e.s. Cet événement, soutenu par la droite et l'extrême droite, particulièrement choquant, n'a fait que motiver la construction et l'écriture de ce mémoire. En effet, si de tels sujets dérangent la majorité ainsi que les élites, il est important pour nous, chercheurs, chercheuses, de maintenir cette pression et au travers de nos travaux, déconstruire l'ordre « naturel » établi, afin de

rappeler que, derrière chaque fait social, il y a des personnes opprimées et des oppresseurs. C'est grâce à ces travaux ainsi qu'à leur diffusion que des solutions pourront être potentiellement trouvées pour résoudre ces problèmes. Bien qu'il s'agisse d'un travail de première année de master il est important qu'un grand nombre d'entre nous, que l'on soit doctorant.e.s ou non, agrégé.e.s ou non, se saisissent des questions de construction sociale concernant ici le genre et la question des personnes trans, qui plus est afin de maximiser de fait l'existence des savoirs scientifiques concernant ces questions pour favoriser leur diffusion par le biais de sites de regroupement de travaux comme « Big Tata ». Le but recherché est de changer les mentalités de nos sociétés et de proposer autre chose que les constructions blanches, cisgenres et hétéronormées de notre système actuel.

C'est pourquoi il est important pour moi et pour plusieurs autres camarades de proposer à notre échelle ce type de document, construit scientifiquement, à la fois en termes de méthode mais aussi en termes de propos et d'aller en même temps vers les personnes concernées qui n'ont pas ou peu la parole médiatiquement. Leur donner la parole, c'est leur redonner la place qui leur revient, porter leur vécu et l'analyser au travers de notre discipline qu'est la géographie sociale.

Cependant, force est de constater aujourd'hui en ce qui concerne les études de genre, qu'elles sont avant tout abordées au travers du prisme homme/femme, cisgenre. Ce qui est un problème. En effet, le genre est défini de la manière suivante : Il s'agit de la catégorisation d'un individu selon plusieurs facteurs précis comme des caractéristiques physiques, une tenue vestimentaire, des pratiques, et correspond donc à une assignation à un rôle dans la société. (Dorlin, 2021)

Cependant, il est important de souligner que le genre, loin du binarisme simpliste dont il fait souvent l'objet, est avant tout une construction sociale. De fait, les thématiques géographiques liées au genre n'y échappent pas. Nous pouvons donc rapidement comprendre que la géographie du genre, bien qu'essentielle, ne traite que rarement la question des personnes trans aujourd'hui. Pour illustrer mon propos, à ce jour, dans le domaine de la géographie, seuls les travaux de Cha Prieur ainsi que de Milan Bonté abordent cette thématique. De plus, ces travaux ont été effectués par des personnes concernées. C'est donc peu, au regard de ce que l'on peut trouver dans d'autres domaines comme la sociologie avec les travaux d'Emmanuel Beaubatie, Karine Espineira ou encore Maud-Yeuse Thomas par exemple.

Parler des personnes « trans », de leur vécu, aussi multiples qu'elles soient est une question de visibilité mais aussi un besoin de production de ressources scientifiques sur les nombreux sujets qui les entourent. En effet, trop peu de travaux, de données et de savoirs sont accessibles, en particulier pour les personnes concernées.

Ce manque d'accessibilité est paradoxal car la population « trans » est pourtant une population qui fait l'objet d'un nombre considérable d'enquêtes médiatique et que Milan Bonté qualifie de surenquêtée alors que peu de travaux scientifiques sont diffusés au plus grand nombre (Bonté, 2021). Or ces travaux sont d'une nécessité capitale pour les associations de défense des droits des personnes « trans », comme en témoigne l'association Acceptess-T qui a engagé une personne dédiée à l'organisation et au suivi de projet d'étude commandité par l'association elle-même, afin de pouvoir assister les personnes auxquelles elle vient en aide et porter également ces travaux devant la justice en cas de besoin. C'est donc un besoin vital indéniable que de produire ce type de travaux et de pouvoir également les diffuser. En effet, le fait de produire des connaissances sur la transidentité et donc de légitimer la parole des personnes concernées à travers les champs scientifiques (idéalement par leur propre voix), permet d'apporter des matériaux d'information et de soutien lorsqu'il est nécessaire de porter des demandes les concernant auprès de la justice, comme des demandes administratives ou de droits.

Pour terminer, il est aussi important de mentionner que ce mémoire de recherche est une étude sur la transidentité au travers de l'espace urbain. En aucun cas il ne s'agit d'une étude « trans ». En effet, la différence est fine mais doit être spécifiée. Tout comme l'explique Karine Espineira (2022) dans son dernier ouvrage *Transidentités et transitudes, se défaire des idées reçues* sorti cette année, il y a une nette différence entre une étude « trans » et une étude sur la transidentité. Dans son chapitre « *Les études sur les trans sont des études trans* », Karine Espineira contextualise historiquement cette différence en mettant en avant le fait que, une étude « trans » est une étude construite et faite par des personnes concernées, donc des personnes « trans ». Les études sur la transidentité, elles, sont construites par des personnes non-concernées par leur sujet et qui donc comporter plusieurs biais d'analyse comme le cisgenre mentionné plus haut.

Cependant, dans ce même chapitre, Karine Espineira, nous explique que, les études sur la transidentité peuvent être de bons outils de communication sur le sujet car plus majoritairement diffusées et donc pouvant informer un panel de personnes plus étendu.

De plus, la diffusion de ces travaux est un bon moyen pour les associations et les personnes concernées d'en faire un outil militant qui permet d'appuyer leurs revendications aux yeux des élu.e.s ou encore de l'administration juridique. D'autant plus que, les méthodes utilisées pour ce champ de recherche, offrent la possibilité de donner une valeur scientifique permettant de mettre en valeur les vécus des personnes trans lorsqu'elles prennent place dans ces productions.

Grâce à leur inclusion appuyée par une certaine valeur morale, ces associations peuvent les soutenir lorsqu'elles souhaitent accéder à des demandes administratives ou légitimer leurs demandes de droits qui sont dans la grande majorité des droits fondamentaux.

En somme pour construire ce mémoire, il m'a fallu prendre rapidement conscience de ma position mais aussi utiliser au sein de ce mémoire plusieurs outils méthodologiques afin de faire un état des ressources disponibles concernant mon sujet de recherche.

Dans un premier temps, et le plus évident, ce sont de nombreuses lectures qui m'ont permis d'une part, de me former sur la question de la transidentité, et d'autre part de donner un contexte à cette étude. Bien qu'elles soient largement empruntées à la sociologie, il n'était pas possible de faire autrement, sachant que nombreuses sont les lectures possibles écrites par des personnes concernées par le sujet.

Complexité du sujet de recherche et biais :

Je suis un jeune homme, blanc, cisgenre, je ne suis donc pas concerné par mon sujet de mémoire car je suis privilégié au regard de la population enquêtée de mon mémoire de recherche. Il est donc important d'avoir conscience de cette position afin de limiter ce qui s'appelle le "cisgaze". Tout comme le "malegaze" au cinéma, il s'agit d'exprimer ici l'existence et la reconnaissance d'une vision biaisée due à ma condition de personne cisgenre, qui plus est masculine. Je n'aurai jamais la capacité de comprendre dans son ensemble les vécus de mes enquêté(e-s). C'est pourquoi il est important de leur laisser avant tout la parole. Ce mémoire pourrait aussi être taxé de militant, et forcément subjectif et orienté politiquement. Certes, mais, cela n'entache en rien la rigueur dont ont fait l'objet ces recherches afin de construire un propos qui se veut le plus scientifique possible.

Il est question, avant tout, à travers ce mémoire de faire ressortir des approches, des résultats et non une vérité absolue, puisque « la vérité absolue n'existe pas » (Ripoll, 2021) et que rares sont les choses qui sont immuables surtout dans notre domaine de recherche.

Si j'ai décidé de traiter le sujet de la transidentité au travers de l'espace urbain dans mon mémoire, c'est avant tout pour donner de la visibilité à une catégorie de personnes trop souvent invisibilisées, mises à l'écart, qui subissent de très nombreuses violences y compris dans des milieux dit "safes". C'est pourquoi je souhaite leur donner la parole. Les personnes « trans » existent, ce n'est pas une phase au cours de notre vie, ni un désordre mental, ce sont des personnes qui méritent de vivre pleinement leur identité dans le respect de toutes et tous. Aussi, il est important de préciser que, comme l'explique le sociologue Léo Thiers-Vidal dans un de ses articles traitant de la masculinité, traiter de ce type de sujet en tant qu'homme requiert de sortir de son propre regard et prendre un pas de côté face à son sujet afin de se décentrer pour le traiter. Un autre élément important, qui sera aussi une des composantes primordiales de ce mémoire est constitué par l'écoute des personnes concernées afin de donner suffisamment de place à leur vécu pour ne pas s'approprier quelque chose qui ne nous appartient pas. (Thiers-Vidal, 2002)

Ce mémoire ne se focalisera pas sur une seule approche mais plusieurs.

En effet, comme évoqué plus haut, peu de travaux géographiques, français, existent sur la question de la transidentité et l'espace urbain. Autrement dit, tout est à faire, à construire ou plutôt à déconstruire vis-à-vis des normes cisgenre-hétéronormatives qui nous gouvernent. Il est donc compliqué aujourd'hui, et surtout en raison du temps limité, de proposer un seul axe spécifique du sujet.

Ce mémoire sera donc présenté et développé plutôt comme un état des lieux, apportant d'une part bon nombre de sujets et de ressources sur la table à travers des ressources issues de lectures ou encore de récits de vécus.

Il s'agira aussi de proposer des pistes d'amélioration face aux problématiques qui seront soulevées.

De plus il est important de mentionner que ce qui sera présenté est basé sur des lectures, sur les récits d'un peu plus d'une dizaine de personnes « trans », qui ne représentent pas l'ensemble des parcours, car chaque parcours est unique. Cependant cette étude permettra

d'ouvrir les portes de nombreuses approches du sujet et fournira de nombreuses pistes de réflexion quant aux perceptions et pratiques des personnes trans dans l'espace urbain.

Méthodologie de recherche

L'élaboration et l'écriture de ce mémoire a nécessité une construction méthodologique autour de approches et de méthodologies plurielles, ainsi que l'utilisation de documents de recherches appartenant à d'autres domaines. Ces articles et ouvrages, pour la plupart, appartiennent aux champs de la sociologie, car, comme évoqué plus haut, il existe peu de documentation géographique portant spécifiquement sur le sujet de la transidentité.

J'ai donc dû passer par d'autres champs scientifiques afin de pouvoir enrichir mes connaissances sur le sujet et les approfondir.

Il s'agit de publications, d'ouvrage écrits par des chercheur.euse.s maintenant bien connu.e.s des études du genre comme Elsa Dorlin (2021), Rachele Borghi (2012), Emmanuel Beaubatie (2021) ou encore Karine Espineira (2022).

Ces très nombreuses lectures permettent de donner rapidement un cadre au sujet du genre et de la transidentité abordant de nombreux sujets spatialisables.

Afin de rester tout de même dans le domaine de la géographie et de poser un cadre géographique sur le sujet, ces lectures se sont aussi appuyées sur les travaux issus de la géographie de la sexualité, comme ceux de Marianne Blidon (2008), ou encore des travaux abordant une approche genrée de notre discipline comme les travaux de Claire Hancock (2005), Lucille Biarotte (2017) ou encore Milan Bonté (2021).

Pour ne pas travailler uniquement sur des lectures, j'ai utilisé d'autres médias comme des podcasts ou des vidéos de la plateforme en ligne YouTube, qui m'ont permis de les compléter, grâce notamment à des témoignages de personnes concernées, mais aussi d'instantanés de réflexions sur la ville au regard de la transidentité.

N'étant pas moi-même concerné par mon sujet de recherche, il était hors de question de travailler « hors sol » pour ce mémoire étant donné le sujet et l'importance de son traitement. J'ai donc mené une étude empirique auprès de personnes trans en menant des entretiens auprès d'elles afin d'échanger autour de questions simples sur leurs perceptions, leurs pratiques, au regard de l'espace urbain.

Cependant, il est important de mentionner le fait que comme le mentionne Marianne Blidon dans un de ses articles concernant la géographie des sexualités¹, il a fallu à plusieurs reprises que je justifie mon travail mais aussi et surtout qui j'étais, ce qui m'a valu de me faire fermer quelques portes car mon travail a par certain.e.s personnes, été jugé comme « inapproprié ». C'est pourquoi ma requête n'a pas touché autant de personnes que je l'espérais.

Le nombre d'entretiens peut être considéré comme faible mais ces entretiens m'ont toutefois permis de construire ce travail. De ces entretiens sont sortis de nombreux éléments qui seront traités autant que possible à part égale dans ce mémoire.

Toutefois, il est honnête de dire que chacun d'entre eux, sur un temps plus long, un second mémoire ou même une thèse, mériterait un approfondissement et un traitement à part entière. Afin de spatialiser ces thématiques et pour rester dans un cadre géographique, plusieurs cartes seront utilisées, l'une venant d'une revue hors-série du *Courrier International* paru en février 2022, ainsi qu'une autre se présentant sous forme de carte mentale synthétisant les différents parcours des enquêté.e.s dans leurs grandes lignes.

Ce mémoire s'accompagnera également dans une première partie d'un schéma synthétique couplant à travers des mots clés, le vécu des enquêté.e.s. Ce dernier, s'est construit en comparant et en classant les données des entretiens, en synthétisant l'ensemble des informations sous forme de mots clés avec un code couleur simple, à savoir vert et rouge.

Le but de ce schéma est, à partir de ressources apportées par ces entretiens, de mettre en lumière de manière synthétique les problématiques rencontrées par ces personnes en fonction des lieux et de leurs perceptions, que ce soit vis-à-vis du lieu ou des personnes présentant faisant parties intégrantes de ceux-ci, majoritairement cisgenres dans la plupart des cas.

En dernier lieu, il m'a aussi paru important, outre les lectures, de contacter des personnes à la fois produisant des ressources scientifiques ou militantes sur le sujet de la transidentité afin de légitimer les propos tenus tout-au-long de ce mémoire, ainsi que de vérifier auprès d'eux, les réponses apportées aux diverses problématiques traitées ici.

Aussi, ce mémoire sera lu et relu par des personnes trans avant d'être envoyé au jury d'une part, pour vérifier la véracité de mes propos ainsi que leur analyse, d'autre part par respect du droit de regard des personnes concernées par mon sujet de recherche. Cela me paraît important

¹ Blidon M. (2012) « *Géographie de la sexualité ou sexualité du géographe ? quelques leçons autour d'une injonction* », *Annales de géographie* 687-688

qu’iels puisse s’en saisir pleinement comme juste retour de leur investissement ou pour une utilisation autre.

Tableau récapitulatif des enquêté.e.s durant la période du mémoire

Genre	Âge	CSP	Lieu de vie	Date
FT	28	En recherche d'emploi	Centre-ville	14/03/2022
FT	20	Salariée	Centre-ville	15/03/2022
FT	24	AED	Centre-ville	16/03/2022
FT	20	Étudiante	Banlieue	17/03/2022
FT	28	Salariée	Centre-ville	17/03/2022
FT	31	En recherche d'emploi	Centre-ville	17/03/2022
FT	33	Salariée	Centre-ville	04/04/2022
HT	36	Enseignant	Centre-ville	07/03/2022
HT	22	Étudiant	Banlieue	25/03/2022
HT	36	Psychothérapeute	Banlieue	24/05/2022
NB	20	Étudiant	Centre-ville	10/03/2022
NB	25	En recherche d'emploi	Banlieue	17/03/2022
NB	25	Salarié.e	Banlieue	18/03/2022
NB	28	Enseignant.e	Banlieue	11/05/2022
NB	19	Étudiant	Banlieue	14/06/2022
NB	22	Étudiant	Banlieue	18/06/2022

FT = Femme Trans / HT = Homme Trans / NB = Non-Binaire

Contenu :

Dans ce mémoire, il s'agira de mettre en lumière les perceptions des lieux des personnes « trans » ainsi que les pratiques qui en découlent par rapport à l'espace urbain.

L'espace, aussi matériel soit-il, est aussi un espace qui est vécu, tout comme l'expliquent les nombreux travaux d'Armand Frémont, puisque l'espace n'est pas seulement une question matérielle mais aussi une question de vécu et de construction mentale. Cette notion nous permet de comprendre que, d'une part la géographie s'étend bien au-delà de la limite physique de l'espace, mais que ce même espace se construit aussi dans les esprits en fonction de différents facteurs de socialisation et d'expériences individuelles ou collectives.

Dans une première partie, nous verrons que la perception de l'espace au prisme de la transidentité est particulière au regard d'un vécu cisgenre, en s'interrogeant sur les différences et les facteurs pluriels qui influencent cette perception.

Dans une deuxième partie, nous nous pencherons sur les pratiques liées à ces perceptions à travers la performance de genre et les lieux fréquentés, en se demandant si les lieux dit « safes » le sont réellement et pourquoi.

Enfin, et dans un but de réflexion sur ces deux premiers thèmes, nous verrons quelles solutions sont proposées pour rendre l'espace inclusif pour tou.te.s. à travers des idées simples.

A travers ce mémoire il s'agira de traiter la problématique suivante : **En quoi le vécu trans permet de repenser l'approche genrée de l'espace et permet de dépasser ses limites binaires ?**

Nous nous poserons également les questions suivantes : **Quelles sont les différences entre vécu transgenres et vécus cisgenres et quelles sont les stratégies mises en place lors des pratiques de l'espace urbain ?**

A la fin de ce mémoire seront intégrés tous les documents qui ont servis à construire et rédiger ce mémoire, à savoir le document utilisé lors des entretiens, des cartes dont une synthétique du vécu trans dans l'espace urbain ainsi que la bibliographie/sitographie qui ont permis de construire des bases solides à ce mémoire.

I- Perception : Quel regard sur l'espace ?

L'espace urbain, comme dimension de notre société, construit à la fois matériellement et mentalement est vivant, peuplé de personnes aux caractéristiques diverses et variées. La grande majorité des enquêté.e.s vivent dans cet espace dense de coprésence (Lussault, 2013). Leur perception de celui-ci diffèrera probablement de celle d'une personne vivant dans un milieu moins dense comme les espaces ruraux. C'est pourquoi il est important de rappeler que le vécu de chacun est unique au regard de son histoire mais aussi de son/ses lieu(x) de vie.

Au sein de l'espace urbain, et au sein de sa population humaine, une des catégories qui compose la population de cet espace organisé, subit chaque jour, chaque minute de nombreuses violences.

S'il est évident qu'une femme « trans » est une femme, un homme « trans » est un homme, et une personne non-binaire qui ne se reconnaît pas dans un des spectres binaires qu'est le féminin/masculin, identité à part entière, leurs vécus, la construction de leur identité personnelle impactent leurs perceptions au sein de l'espace urbain. A l'échelle mondiale, les individus catégorisés comme transgenres n'ont pas tou.te.s les mêmes droits, allant de la condamnation au droit d'accès à des soins à des démarches administratives de changement d'état civil qui restent encore trop compliquées. (cf : Annexe N°3, Courrier International, 2022). C'est pourquoi le cas de la transidentité, dans le monde et en Europe reste un sujet vital à propos duquel les travaux scientifiques peuvent être un puissant moteur de défense des personnes « trans » en ce qui concerne leur parcours de vie ainsi que de leurs droits.

Donner une estimation statistique de la population « trans » est compliqué pour plusieurs raisons.

D'une part, il n'y a que peu d'enquêtes sur le sujet concernant la transidentité et les résultats obtenus sont ceux reçus lors d'enquête spécifique comme celle de l'enquête VIRAGE de 2015 réalisée par l'Institut nationale d'études démographique auprès de personnes se déclarant en tant que tel.

D'autre part, les limites du cadrage « trans » peuvent se révéler relativement floues étant donné la possibilité de la fluidité de celui-ci. Cependant, quelques pistes existent pour situer cette population. Pour donner suite à la publication d'un rapport par le Conseil d'Europe mené par le psychiatre et psychothérapeute Erik Schneider en 2013, il est estimé que 1 personne sur

500 est une personne « trans » en Europe (Lexie, 2021), ou encore, d'après le site de référence « *Wiki Trans* » cité dans les travaux de Karine Espineira, la population des personnes trans se situerait entre 0.3 et 1,6% en Occident. Derrière ces chiffres les plus souvent mis en avant, il y a donc un nombre non négligeable de personnes, ayant un parcours de vie différent du parcours « classique ». Un vécu « trans » n'est donc pas un vécu « cis ». S'il est important de le rappeler, c'est que certaines liaisons avec d'autres oppressions peuvent vite être établies. Il peut donc être aisé de régler le problème des violences subies par les personnes trans en les rattachant à diverses solutions déjà existantes comme les violences faites aux femmes ou aux personnes homosexuelles, invisibilisant ces dernières. Or, ces violences découlent d'une accumulation de facteurs croisant des perceptions différentes entre le vécu cisgenre et transgenre, c'est pourquoi il est important de faire la différence entre les deux vécus sans pour autant nier l'un des deux.

1.1 Le parcours « trans » n'est pas un parcours « cis » :

Une personne transgenre n'est pas une personne cisgenre, en effet son assignation de naissance ne correspond pas à son identité véritable, qu'elle soit femme, homme ou encore non-binaire.

Etant sociabilisée d'une certaine manière au regard des codes de nos sociétés modernes, une personne « trans » va devoir réapprendre à se comporter, performer autrement. Bousculant les codes établis, la question « trans » interroge, gêne, dérange, car elle sort du cadre « naturel » des choses. Or, le genre est une construction sociale, les comportements, les regards et les codes ne sont que le résultat d'une construction normée avec la domination du genre masculin, hétérosexuel, se plaçant au-dessus de tout. Les personnes « trans », qui plus est les femmes, bousculent donc cet ordre établi car, voulant vivre leur véritable identité, elles entament potentiellement une transition physique afin que leur corps colle le plus possible à qui elles sont véritablement. Cependant, cela se fait au prix d'un déclassement social. Ce déclassement social va alors avoir pour effet de croiser plusieurs autres facteurs oppressifs comme de la transmysoginie amenant à tous types de violences, y compris la plus définitive. (Beaubatie, 2021) Les chiffres concernant les personnes « trans » sont des plus parlants : 85% d'entre elles ont déjà subis des violences, principalement dans la rue. Une nouvelle fois, c'est un chiffre énorme qui illustre les problématiques liées à l'espace urbain. (A. Alessandrin, K. Espineira, 2015).

De plus, en 2021, année catégorisée comme la plus meurtrière, il n'y eu pas moins de 375 personnes « trans » assassinées » dans le monde soit 7% de plus que l'année 2020. (TvT Project, 2021) Au regard des autres, elles sont non conformes, représentent l'étrange, et se retrouvent au rang des malades mentaux et ce même au sein du champ scientifique, bien que la transidentité soit retirée en 2014 du « *Manuel diagnostique et statistique des troubles mentaux* » plus communément appelé DSM-5.

Or, la transidentité n'est pas une maladie, ni une erreur. Ces attaques dues au dérangement de l'ordre établi ont, pendant de nombreuses années, et même encore aujourd'hui, mené à des thérapies de conversion. La finalité de ces thérapies est en fait de remettre les personnes concernées dans « le bon chemin », puisque l'identité assignée à la naissance ne peut être autre que masculine ou féminine, comme si le genre était immuable car toujours rapporté à l'organe sexuel comme facteur déterminant.

Cet appareil génital, dans l'acception de « naturel », renvoie donc à une identité et des comportements qui y seront associés et enseignés. Effectuer son « coming-out » peut donc s'avérer dangereux selon les milieux, familiaux, professionnels, voire militants. Les représentations des personnes « trans », bien que n'étant plus seulement des représentations grossières d'une autre époque comme le personnage de Doris, l'affreuse belle-sœur dans Shrek, relèvent depuis bien trop longtemps du cliché, de la « blague », du comique, comme si la transidentité était un déguisement, une farce et rien d'autre. Ces représentations, impactent directement la vie des personnes « trans » puisqu'elles induisent dans l'inconscient collectif une représentation de cette population comme « anormale ». C'est pourquoi, aujourd'hui encore, la transidentité est majoritairement incomprise, niée, incriminée ou moquée.

Les violences envers les personnes trans, de tout type perdurent encore aujourd'hui, car, y compris au sein des milieux militants féministes, les personnes trans peuvent potentiellement être accusées de prendre la place des femmes, des « vraies » femmes. Les femmes trans ne sont, pour ces milieux, que des hommes déguisés pour s'introduire dans les milieux féministes et les détruire de l'intérieur.

Il est très compliqué de retrouver des appels à la haine directs envers les personnes « trans », que ce soit de manière écrite ou orale. La haine envers les personnes trans et les violences qui en découlent sont le résultat d'une atmosphère anti-trans construite à partir de discours de haine sur différents canaux médiatiques. Pour rappel, la transphobie est passible de

45 000 euros d’amende ainsi que de 3 ans de prison (loi n° 2012-954 du 6 août 2012 du code pénal).

Nous pouvons retrouver des traces de cette construction par le biais de discours militants médiatisés d’extrême droite, récupérant les théories féministes pour d’une part maintenir une démarche xénophobe mais aussi anti-genre. C’est le cas du collectif identitaire se revendiquant comme féministe « *Némésis* », de plus en plus visible en marge des manifestations féministes, afin de divulguer son discours de haine.

Alice Cordier fondatrice du collectif Némésis, déclare sur le plateau de l’émission « *Touche pas à mon poste* » le 5 novembre 2021 :

« *Nan mais moi je vois ça, que mes enfants voient ça à la télé, je casse la télé [...] Nan mais c’est bon, on sait que c’est de la propagande, on veut mettre dans la tête des enfants qu’ils sont peut-être pas dans le bon corps* »².

Elle dit aussi dans un de leurs communiqués :

« *Nous croyons à la complémentarité hommes-femmes. C’est ainsi que sont les choses, nous ne voulons pas supprimer cette complémentarité, nous la trouvons belle. Les hommes et les femmes sont différents : il y a des différences physiques et hormonales qui influencent le comportement, nous souhaitons que ce soit maintenu. Que l’on ne nous fasse pas croire que les hommes et les femmes sont identiques* »³ (Slate, 2021)

Cet exemple en est un parmi tant d’autres. Certains discours sont plus médiatisés comme le cas de Marguerite Stern ou encore celui de Dora Moutot.

Cette dernière, militante féministe excluant les personnes « trans », a été reçue le 2 novembre 2021 au Ministère de l’Intérieur par Marlène Schiappa. Son propos était d’alerter sur le danger de la remise en question des normes de genre. Nous constatons donc ici non pas un discours appelant directement à la haine des personnes trans mais un discours prônant un argumentaire transphobe ramenant la catégorisation de femmes à des organes génitaux instrumentalisant les enfants afin de les « protéger » du discours de la transidentité.

Comme expliqué plus haut, constater des appels à la haine directs envers les personnes « trans », reste compliqué puisque les discours évoqués sont condamnables mais ne sont pas aussi directs que certains discours plus violents encore comme ceux que nous pouvons retrouver dans le réseau social très prisé des partisans d’extrême droite « *Gettr* ».

² Alice Cordier (2021) « Le débat tendu entre Alice Cordier, présidente du collectif Némésis et Olivia Ciappa, transgenre », émission « *Touche pas à mon poste* », YouTube

³ Slate (2021) « *Les petits secrets de Némésis, ces « Fémen d’extrême droite* » »

En effet, ce réseau social, ressemblant à celui de Twitter, ne censure aucun des discours haineux et appelants à la violence envers les personnes racisées ou encore les personnes faisant partie de la communauté LGBTQIA+.

Nous pouvons donc émettre l'hypothèse que, ces discours et ces incitations à la haine existent mais restent aujourd'hui cantonnés à des lieux très spécifiques.

Cependant, face à ce discours, les concerné.e.s dénoncent des théories élaborées à partir d'un argumentaire essentialisant n'ayant aucune construction cohérente. Nombreu.ses.x sont ceux qui tentent à travers des travaux, des publications ou encore de la pédagogie sur les réseaux sociaux, comme le thérapeute Morgan Noam, d'alerter sur la dangerosité de tels propos. Selon Cha Prieur, concernant les discours transphobes, lors d'un échange : *« Discuter avec ces personnes peut être impossible pour des raisons de paradigme. Notre carte du monde est différente et ils n'ont pas les armes pour le comprendre »*⁴

« Oui c'est vrai que les personnes trans se lèvent un matin et se disent tiens je vais transitionner pour voir ! Les TERFs (pour Trans Exclusionary Radical Feminist) elles croient que transitionner c'est un plaisir et qu'on fait ça pour agresser des meufs, genre on a que ça à faire » Une enquêtée de 20 ans

Jusqu'en 2017 afin de pouvoir changer d'état-civil, les personnes « trans » étaient automatiquement soumises à la stérilisation afin d'obtenir ce changement, ce qui n'a jamais été le cas pour un changement de prénom ou un divorce pour des personnes cisgenres.

Être « trans » c'est vivre en décalé par rapport à la société selon certain.e.s enquêté.e.s, pour toutes les raisons citées plus haut.

Cette notion de décalage, propre au vécu trans, se matérialise par le décalage de leur identité en tant que personne trans par rapport à la perception de leur expression de genre, les mentions de genre sur les documents administratifs. Tout ceci a bien évidemment des conséquences allant de la moquerie au rejet, ou pire encore, la mort.

La transidentité n'est pas un choix, car si c'était le cas, la majorité d'entre eux ne choisirait probablement pas d'être trans étant donné l'ensemble des complications de parcours de transition et de vie que cela implique, ainsi que les violences subies. Cependant, iels vivent

⁴ Cha Prieur, lors d'un entretien le 24 mai 2022

parmi nous, font partie intégrante de nos sociétés, de nos lieux de vie, et donc il n'est pas envisageable de les exclure aujourd'hui comme si leur existence ne tenait qu'au cas particulier ou à une identité fantasmée.

Pour synthétiser l'ensemble des vécus des personnes trans enquêtée.e.s, le schéma qui suit utilise des mots clés et un code couleur simple qui permet de comprendre rapidement les grandes thématiques qui construisent le parcours de personnes trans au sein de l'espace urbain. Ces thématiques permettent de saisir rapidement quels lieux et quels pratiques posent un problème et pourquoi.

Dans ce schéma sont donc indiqués en vert les éléments qui permettent une aisance des personnes « trans » dans l'espace urbain et en rouge les éléments participants aux problématiques de celui-ci. Dans son ensemble, il nous permet de nous familiariser avec les grandes thématiques qui seront abordées tout au long des chapitres du mémoire.

Schéma de synthèse du vécu trans dans l'espace urbain basé sur les entretiens menés

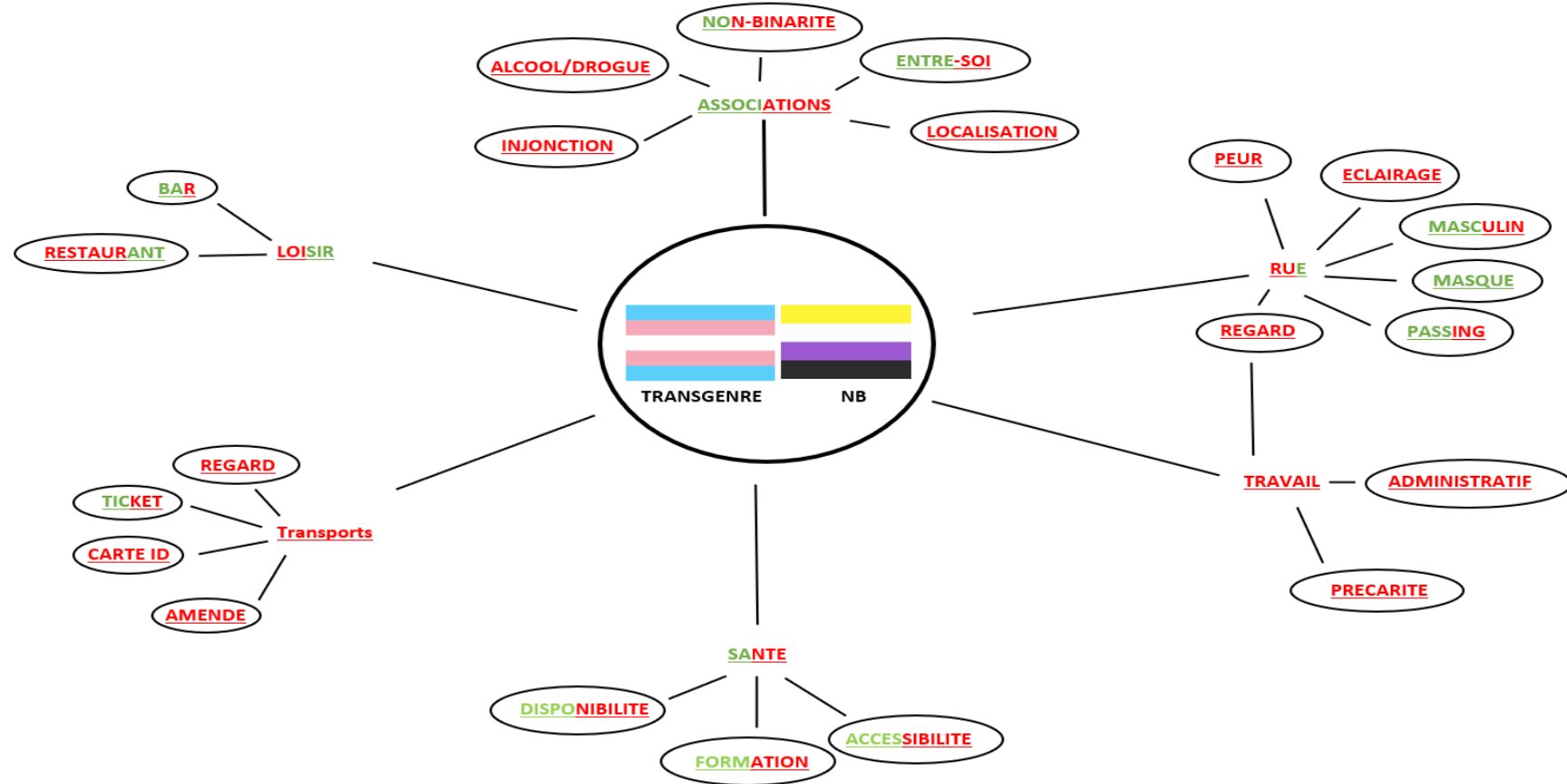


Fig.1

Arthur Sendron-Tocqueville M1 EST 2021/2022

1.2 Performance de genre : une question de passing

Il est important dans un premier temps de définir ce qu'est le passing : « *le fait d'être reconnu·e et identifié·e comme appartenant à un genre social, une classe sociale, une race sociale, etc., par la société, les individus et / ou soi-même.* » (Wikitrans, 2019)

Il s'agit donc d'utiliser certains codes de comportements, de codes vestimentaires ou de caractéristiques physiques basés sur les constructions sociales genrées. L'idée est de maximiser les chances de se faire reconnaître sous sa véritable identité pour ne pas se faire mégenrer que ce soit par des inconnu.e.s ou encore par sa famille ou son cercle d'ami.e.s. Cependant, affirmer son genre n'est pas quelque chose d'aisé et est surtout soumis à de nombreuses contraintes à la fois matérielles et physiques.

L'espace est donc peuplé d'inconnu.e.s.

Notre regard se focalisera et analysera d'abord des facteurs masculins. Ce phénomène appelé androcentrisme, est un phénomène dû à une construction autoritaire de normes qui favorisent les normes liées au masculin et induisent donc une dévalorisation de caractéristiques liées au féminin. (Doytcheva, 2018) Notre cerveau va donc se focaliser plus rapidement sur les traits dit masculins. Cela concerne l'ensemble de la population y compris les personnes cisgenres qu'ils soient homme ou femme.

Si un échange, cordial ou non s'opère alors avec une personne trans, cela peut être le début des ennuis. En effet, si l'échange est verbal et que la personne se met à parler, alors une voix grave associée à des traits féminins sera majoritairement analysée comme un travestissement, une modification vocale liée à une sexualité gay. Pour autant, l'un et l'autre n'ont pas de rapport direct puisque même la sexualité est une construction sociale qui n'est pas immuable et peut constamment être redéfinie. Cette perception des personnes « trans » liée à la sexualité n'est pas quelque chose d'anodin. En effet, pour ce qui est des personnes transgenres, que ce soit dans la diffusion médiatique ou sur les réseaux sociaux, le plus souvent par des personnes non-concernées, les personnes trans sont majoritairement rapporté.e.s à leur appareil génital, alors que comme l'écrit Christine Delphy dans son article *Penser le genre*, « *Le genre précède le sexe* »⁵ (Beaubatie, 2021).

⁵ Delphy C. (2002), « *Penser le genre* », *Nouvelles questions féministes*

Cette perception du corps lié à une certaine sexualité autre qu'hétérosexuelle, provient de l'ensemble des travaux scientifiques psychologiques liés se rapportant au sexe ainsi qu'à ses attributions caractérisées par le masculin et le féminin.

Construite à la fin du XIXème siècle, le terme d'homosexualité désignerait une intermédiation entre les deux sexes et donc pour certains sociologues ou psychanalystes, le résultat d'une sociabilisation différenciée par rapport au sexe d'attribution. (Beaubatie, 2021) Encore aujourd'hui, dans ces champs de recherches, les personnes trans sont pointées du doigt dans le domaine médical et psychiatrique. On note une pluralité des points de vue sur le sujet, mais la plupart du temps celui qui est avancé parle des personnes trans comme des personnes ayant une orientation sexuelle déviante et qui ne serait pas en accord avec leur corps et leur sexe d'attribution. (Espineira, 2022) Or, la transidentité n'est pas une orientation sexuelle. La ville étant créée par et pour les hommes pour reprendre le titre de l'ouvrage d'Yves Raibaud qui plus est cisgenres, une performance de genre masculine limitera les problématiques dans l'espace urbain correspondant à la perception d'un corps masculin.

« Quand je marche dans la rue et que je suis habillé en chemise ouverte, t-shirt et jean, les hommes que je croise ne me regardent pas et sont écartés de moi sur le trottoir ! Alors qu'une fois, j'étais dehors et je me suis rendu compte que les hommes marchaient plus proche de moi comparé à d'habitude ! Et je me suis rendu compte que ce jour-là je portais une jupe ! » Un.e enquêté.e de 20 ans

La perception du corps trans vu majoritairement par les hommes, puisque ce sont eux qui posent le plus de problèmes dans l'espace urbain, peu importe les lieux, est perçue comme une erreur, un piège et pour le cas des femmes trans renvoyée à une homosexualité potentielle. Ce renvoi à une sexualité vue comme « contre nature » loin du fantasme, est donc une remise en question de sa propre sexualité, et va se traduire, lorsqu'elles sont abordées dans la rue, par un rejet violent de cette sexualité « hors norme ». Or, la transidentité n'est ni un choix, ni un travestissement. La sexualité passant avant le genre les femmes trans, alors que ce sont bel et bien des femmes, sont renvoyées à des termes avilissant comme « travelos », « pédés », « folles » et bien d'autres insultes fleuries.

Être une femme trans, et se resocialiser comme telle, c'est aussi s'exposer à ce qui est appelé la « transmisogynie », c'est-à-dire d'une part subir de la transphobie lorsque que leur identité est exposée, d'autre part, subir de la misogynie, lorsque le passing fonctionne mais

laisse place aux oppressions et aux agressions dans l'espace urbain, comme le « cat-call » (sifflement) par exemple.

Lorsqu'une interaction se crée de manière forcée ou non, la voix, est un élément qui peut s'avérer crucial quant à la perception de genre d'une personne. Cependant, entraîner sa voix demande des efforts et donc une contrainte, qu'elle soit de temps, voire monétaire, lorsque dans un parcours de transition, un.e spécialiste se charge d'aider une personne trans à rééduquer sa voix. C'est pourquoi, chacun.e d'entre eux doit performer un genre en accord avec son identité afin de laisser le moins possible de doutes quant à son identité. Les femmes « trans » subissant majoritairement le plus d'agressions puisque ce sont des femmes, c'est une peur constante qui s'installe lorsqu'elles doivent sortir, ne serait-ce que sur un temps court. L'espace devient un lieu de crainte surtout si elles sont seules. Elles mettent alors en place, globalement, plusieurs stratégies afin, de limiter le parcours en extérieur, puisque l'espace est perçu comme un danger permanent, mais aussi de le faire rapidement.

D'ailleurs, lorsque l'on croise les témoignages des pratiques urbaines par les personnes LGBTQI+, la plupart d'entre elles parlent d'une marche plus rapide que la normale afin de traverser plus vite l'espace urbain lors du parcours pour limiter les interactions. (Un podcast Trans, 2021)

Nous avons vu que les femmes trans subissent un empilement d'agressions quotidiennes dues à leur condition de femmes, et à leur statut de personnes transgenres, mêlant les diverses formes d'oppression malheureusement causées par un effet de déclassement social.

Mais qu'en est-il des personnes transmasculines ? Pour les hommes trans, subissant eux-aussi des violences dues à leur identité, nous pouvons observer cependant un effet inverse puisqu'ils intègrent la catégorie dominante, celle des hommes. Effet paradoxal, les hommes trans, passent plus inaperçus que les femmes trans puisque perçus comme hommes. Lorsque qu'un homme trans, même en début de transition, sort et se resocialise comme tel, on observe un fossé en termes de perception de l'espace avant et entre sa précédente pratique et sa nouvelle.

Les hommes trans font donc l'expérience d'une accalmie en termes d'agressions verbales et physiques. Certains d'entre eux observent un effet de vide dû au passing masculin qui permet aux hommes trans de ne pas se faire aborder régulièrement dans la rue et sont donc plus ignorés que les femmes.

« Être trans masc fait que plus d'endroits sont ouverts ! Être perçu en tant que mec c'est des privilèges » Un.e enquêté.e de 25 ans

Pour ce qui est des personnes non-binaires le cas est un peu plus complexe. Il faut bien comprendre que d'une part, iels ne se reconnaissent ni dans un genre purement masculin, ni dans un genre purement féminin. Cependant, iels vont se faire genrer soit dans une case, soit dans l'autre et vont aussi majoritairement préférer performer un genre plus masculin pour pouvoir profiter des privilèges qui accompagnent le genre dominant.

Cette fluidité de genre se traduit dans la performance de celui-ci. Mais du fait de l'androcentrisme iels seront dans la plupart des cas perçus en tant qu'hommes ou jeunes garçons.

1.3 Le regard de l'autre

Dans la majorité de mes entretiens, la perception de l'espace se construit en fonction de qui y est présent. Sans grande surprise, le domicile, surtout lorsqu'il est habité par la personne concernée, est l'endroit le plus sécuritaire pour elleux. En effet, posséder son propre espace c'est en avoir le contrôle, avoir le contrôle de qui y entre et en sort. Cet espace est, par conséquent, perçu évidemment comme « safe ».

« C'est chez moi que je me sens le plus en sécurité par ce que je contrôle qui entre et qui sort, dehors c'est pas possible » Une enquêtée de 28 ans

L'espace urbain est donc lui aussi soumis à ce jugement, et est analysé par les personnes trans en fonction de qui l'habite afin de le catégoriser en tant qu'espace « ouvert » ou non. Suivant sa localisation, suivant l'heure de passage, un espace sera perçu différemment en fonction de ces facteurs. Cependant, si le regard de l'autre permet de « valider » plus ou moins le passing d'une personne trans, suivant si iels sont seul.e.s ou accompagné.e.s, la perception du corps sera différente. Lors de nos trajets, nous sommes donc potentiellement accompagnés. Cet accompagnement, outre l'androcentrisme, va influencer sur le regard de l'autre.

Dans un premier temps, il est important de signaler que dans le regard des hommes cisgenres, majoritairement vis-à-vis des femmes « trans », celles-ci sont souvent reléguées au rang des « folles », adjectif donné aux performeurs de drag ou à des traits physiques masculins couplés à des codes dit féminins ainsi qu'à une homosexualité potentielle.

Ce terme, ramenant de nouveau à l'appareil génital et donc à la sexualité, catégorise d'office les femmes trans de « pédés ». C'est pourquoi la pratique de l'espace urbain peut s'avérer problématique lorsque l'échange est forcé car, l'homme cisgenre abordant une femme trans, et s'en rendant compte en entendant sa voix ou en se rendant compte de quelques traits dit « masculins ». Ceci le renvoie à une homosexualité potentielle. Donc, une colère va se libérer puisque la femme trans serait un piège et donc remettrait en question la sexualité de l'homme cisgenre hétérosexuel.

Par conséquent, nous pouvons lister plusieurs types de cas en fonction de la perception des corps « trans » et des personnes qui les accompagnent avec le regard cisgenre :

- S'il s'agit d'une femme trans accompagnée d'une femme cisgenre, au mieux elles seront perçues juste comme amies, au pire comme lesbiennes et donc potentiellement cela engendrera des *problèmes*

« Au mieux on va nous prendre pour des amies, ce qui ne nous empêche pas de nous faire interpeller des fois ! Mais sinon on peut aussi être perçues comme un couple de lesbiennes et là c'est des sifflements, des remarques... » Une enquêtée de 29 ans

- S'il s'agit d'une femme trans avec un homme cis, ils seront perçus, dans le meilleur des cas, comme un couple hétérosexuel, et dans le pire, comme des « pédés »

« Si une femme trans est repérée en tant que tel accompagné d'un homme cisgenre, bon bha là on assistera à des insultes relevant de la follophobie quoi » Emmanuel Beaubatie lors d'un entretien le 7 Mars 2022

- S'il s'agit d'une femme trans avec un homme trans, dans le meilleur des cas iels seront perçu.e.s comme hétérosexuel.le.s au pire, iels subiront l'ensemble des violences verbales, voire physiques.

- Dans le cas d'un homme « trans » avec un homme « cis », nous revenons au premier cas (une femme trans accompagnée d'une femme cisgenre). Ils seront perçus, soit comme deux amis, soit comme un couple gay

« Voir deux hommes ensemble, dans le meilleur des cas ce sont juste des amis, s'ils se tiennent la main, c'est s'exposer à des injures parce que c'est des pédés quoi » Emmanuel Beaubatie lors d'un entretien le 7 Mars 2022

Le vêtement est aussi un marqueur d'appartenance à un genre, dans l'inconscient collectif, alors qu'il peut très bien être porté dans l'unique but d'être dans un certain confort lors d'un déplacement.

Cette perception genrée du vêtement va être un élément pilier de la performance de genre. Or, en cas d'interaction, celle-ci s'avérer parfois hasardeuse en ce qui concerne les personnes transgenres. Même si la perception du genre tend à s'améliorer au fur et à mesure du parcours de transition (quand celui-ci est entamé), il est toujours compliqué de se faire percevoir tel qu'ils le souhaiteraient.

Aussi, la performance de genre est soumise à l'utilisation de plusieurs « outils » qui, même s'ils améliorent la perception de l'identité, peuvent potentiellement poser des problèmes.

Le binder par exemple, sorte de brassière, est utilisé par les personnes transmasculines ou les personnes non-binaires ayant une poitrine. Si le but est d'avoir un torse plat, il est très important d'en choisir un de bonne qualité, mais aussi adapté à sa morphologie, car il a l'inconvénient, porté sur le long terme, d'écraser les côtes, ce qui peut parfois occasionner des fêlures ou des complications respiratoires.

La perception du corps a donc un coût à la fois monétaire mais aussi physique.

Cependant, si les personnes trans peuvent parfois utiliser ces codes vestimentaires genrés, cela peut leur être reproché, d'être « trop ou pas assez ».

Prenons le cas des femmes « trans », qui sont celles qui subissent le plus d'oppressions de la part de leur « déclassement » social. En ce qui les concerne, on distingue deux catégories distinctes d'argumentaires par rapport à leur performance de genre.

D'une part, lorsque qu'une personne « trans » se présente en tant que femme, et ayant un style vestimentaire peu genré, il lui sera reproché de ne pas être assez féminine, et donc de se donner « un genre », de se travestir, de mentir, de faire semblant, alors qu'un vêtement, est simplement un habit pour couvrir son corps.

D'autre part, pour le même cas d'une femme trans, l'autre école reprochera une essentialisation du féminin, on donc va leur reprocher d'être trop féminine, de performer quelque chose trop proche des clichés du féminin, de les renforcer même. Alors que, ce sont nos codes genrés qui laisse place à ces clichés.

Il faut aussi noter que le type de vêtement que l'on porte influe plus ou moins sur la perception des corps et que ce type de vêtement est lui-même soumis à l'environnement dans lequel il est porté.

« J'aime pas sortir quand il y a du vent même si il fait beau, car si je porte comme là une chemise et un t-shirt, si le vent est fort ça va peut-être faire apparaître certaines formes et j'aime pas ça parce que du coup je peux me faire aborder derrière » Un enquêté de 23 ans

Notons que, pour ce qui est du genre masculin, mis à part en ce qui concerne la potentielle utilisation de maquillage qui n'a pas de connotation masculine, aucune remarque n'est faite, preuve de l'existence d'un cisexisme systémique. Le maquillage rend possible, grâce à certains de ses outils, la réalisation d'une performance de genre perçue comme féminine, ce qui permet de pouvoir rapidement se conformer au code de genre féminin et de favoriser la bonne perception du corps.

Néanmoins, le maquillage présente l'inconvénient de provoquer une irritation de la peau si elle y est sensible, ce qui aura pour conséquence de limiter son utilisation.

Pour aborder un sujet d'actualité lié à la perception du corps dans l'espace urbain, la crise sanitaire du COVID-19 a eu pour effet de pouvoir améliorer à la marge les parcours des personnes trans. En effet, le masque, couvrant une grande partie du visage lorsqu'il est porté correctement, permet aux personnes trans de passer incognitos dans la rue, car le visage est moins visible marqué et iels beaucoup plus simplement en limitant les interactions. Globalement, le masque est vécu comme une « bénédiction » car depuis maintenant deux ans, nous nous y sommes habitués, et nous nous focalisons moins sur l'apparence des gens. Nous les fixons du regard moins qu'avant, c'est ce que semble dire la majorité des personnes enquêtée en tout cas.

« Le masque aide lors de mes déplacements, mais si je le retire alors avec mes traits cela ne laisse plus place au doute et mes trajets sont moins sécurisés » Une enquêtée de 29 ans

La présence de lieux accueillant des personnes trans est aussi perçue comme « safe » car l'entre soi permet d'avoir un vécu commun, de partager son expérience ainsi que de se retrouver avec des personnes qui comprennent ce qu'iels vivent au quotidien. L'entre soi peut donc être à ce moment une bonne solution pour s'approprier un espace autre que leur espace privé lorsqu'iels en possèdent un, ou avoir une zone d'accueil et de repli en cas de problèmes comme des agressions verbales ou physiques.

L'espace urbain est donc lui aussi soumis à ce jugement de l'autre, et est analysé par les personnes trans en fonction de qui l'habite afin de le catégoriser en tant qu'espace « ouvert » ou non. Suivant sa localisation, suivant l'heure de passage, un espace sera perçu différemment en fonction de ces facteurs.

Majoritairement, comme nous l'avons vu, les hommes cisgenres sont donc responsables dans la plupart des cas des violences au sein de l'espace urbain.

Certains lieux perçus comme dangereux doivent parfois, malheureusement, être « occupés » dans le cadre de déplacements obligatoires.

Prenons comme exemple le métro. Lorsqu'il est pris à des horaires où l'affluence est faible, suivant les lignes, plusieurs problématiques reviennent vis-à-vis de son utilisation.

Dans un premier temps, la longueur de trajet peut donner lieu à des regards insistants comme ont pu témoigner certain.e.s enquêté.e.s et donc se terminer potentiellement sur un malaise provoqué par le regard de l'autre ou pire sur une agression. Lorsque le métro est bondé, aux heures de pointe, la proximité des corps fait qu'être face à une personne trans, identifiée comme femme par exemple, va potentiellement donner lieu à une agression sexuelle et enclencher le même processus que celui que nous avons évoqué plus haut.

« Quand on te regarde, le problème des regards, c'est que tu ne sais pas si on te mate ou s'il n'y a rien » Une enquêtée de 31 ans

Nous avons jusqu'ici majoritairement parlé des hommes et de leur comportement vis-à-vis des personnes trans, mais qu'en est-il des femmes ?

Dans ce dernier point, nous allons aborder un élément dont une enquêtée m'a fait part lors de son entretien.

Lorsqu'elle sort le soir, il n'est pas rare qu'elle croise des femmes, majoritairement cisgenres au premier abord. Comme elle est grande et large d'épaule et qu'elle porte un grand blouson pour « faire peur » et éviter les problèmes, il n'est pas rare qu'elle observe des femmes prenant peur elles aussi. Celles-ci la perçoivent alors comme un homme, donc un danger. Cela cause chez elle une dysphorie de genre, c'est à dire « *le sentiment de détresse ou de souffrance qui peut être exprimé parfois par les personnes dont l'identité de genre, l'identité sexuée, ne correspond pas au sexe qui leur a été assigné à la naissance* » (GHU Paris), puisqu'elle est renvoyée à une identité qui n'est pas la sienne.

Cette perception, en total décalage avec son identité, donnant lieu à cette dysphorie, s'avère violente. La perception du corps engendrant une dysphorie est donc aussi un élément qui pose un problème.

Comme il m'a été fait part par l'une des enquêtée lors d'un entretien en début de recherche, dans certains lieux accueillant des personnes, qu'il s'agisse de restaurants, de bars ou de magasins les personnes accueillant du public vont machinalement genrer une personne en fonction de facteurs perçus. Les formules de politesses comme « *Bonjour Monsieur/Madame* » que nous avons tou.te.s intégrées, donnent lieu à ce qui pourrait être qualifié de transphobie involontaire.

« *C'est pas méchant mais c'est fatigant parce qu'il faut prendre sur nous* » Une enquêtée de 24 ans

Malheureusement dans ce cas, puisque les personnes sont des inconnu.e.s il sera souvent compliqué de corriger les personnes.

“*Est ce que je me dévoile ? Qu'est-ce qui va se passer ? Est-ce qu'elle va être tolérante ou pas ? À terme je veux pas être juste tolérée mais vivre comme les autres*” Une enquêtée de 20 ans

Durant mes entretiens, un autre point est souvent revenu, venant compléter les perceptions de l'espace urbain de la part de mes enquêté.e.s. Il s'agit de l'influence du facteur de la neuroatypie.

D'après ce qui m'a été raconté jusqu'ici, un certain nombre de personnes appartenant à la communauté « trans » serait concerné par ce facteur, l'un n'allant pas forcément de pair avec l'autre.

Qu'est-ce que la neuroatypie ? La neuroatypie est un terme créé par et pour les personnes faisant partie du spectre autistique et désigne l'ensemble des fonctionnements neurologiques et psychologiques s'écartant de la norme. (Espineira, 2022) Il s'agit encore ici d'un terme parapluie englobant un large ensemble de caractéristiques.

Dans un premier temps il faut savoir que les personnes concernées par la neuroatypie en sont atteintes à des degrés différents Presque la moitié des personnes enquêté.e.s sont concerné.e.s sont diagnostiqué.e.s comme neuroatypiques. Ce facteur a son importance quant à la perception de l'espace urbain dans son ensemble, car il a pour conséquence de limiter limitant plupart du temps les sorties.

« Je suis autiste, j'ai été diagnostiquée et cet autisme fait que je sors peu parce que dehors y'a du bruit, du monde et du coup trop de stimulation. Même si le fait d'être « trans » ne veut pas dire qu'on est forcément « neuroa », beaucoup de la communauté « trans » sont concerné.e.s » Une enquêtée de 28 ans

La neuroatypie peut se manifester de plusieurs manières, mais certaines caractéristiques reviennent plus fréquemment. Parmi les caractéristiques qui sont apparues le plus souvent lors de mes entretiens, lorsque ce facteur est abordé, on note :

- Des difficultés dans la communication et les interactions sociales, ces dernières pouvant être forcées dans l'espace urbain, *ce qui rend la pratique de celui-ci compliquée.*

« C'est compliqué de débarquer dans un endroit, surtout quand il y a du monde et d'interagir avec les autres, c'est pour ça que je vais dans des soirées entre ami.e.s et qu'iels sont eux aussi sont neuroatypiques » Un.e enquêté.e de 28 ans

- Des signes d'une hyper- ou d'une hypo-réactivité sensorielle.
L'espace urbain est donc un espace où cette hyper-sensibilité peut être rapidement un frein conséquent aux pratiques, puisqu'il est habité et utilisé par un grand nombre de personnes. Les sons peuvent rapidement être élevés en termes de fréquence sonore et donc poser un problème. C'est pourquoi la plupart d'entre elleux ne sort jamais sans casque afin d'isoler leurs tympans.

« Quand je sors je mets un casque, déjà ça limite la possibilité qu'on vienne me voir mais aussi ça réduit le bruit qui est trop fort et auquel je suis sensible » Une enquêtée de 28 ans

« Dans la ville, y'a des humains, beaucoup d'humains et du bruit et surtout ils peuvent potentiellement me toucher et ça en tant que neuroatypique c'est compliqué » Un.e enquêté.e de 28 ans.

Un grand nombre de travaux américains tente de faire le lien entre ces différents facteurs et la transidentité, puisque, par exemple, concernant la non-binarité, il semblerait qu'elle soit potentiellement liée à un dépassement des normes de genre établies. (Murphy, 2020)
C'est aussi ce qu'explique Alex Fourcassier étudiant.e en master, écrivant un mémoire sur le sujet, lors de la journée d'études trans de l'EHESS le 13 Mai 2022.

Entre 5% et 10% des personnes neuroatypiques se déclareraient « trans », et entre 7% et 20% des personnes trans se déclareraient neuroatypiques. Il est donc difficile de ne pas prendre ce facteur en compte car il semble, au vu des travaux existants, important, et influence donc les perceptions de l'espace urbain.

Comme nous avons pu le constater tout au long de cette partie, performer le genre qu'il soit binaire ou fluide, n'est pas quelque chose d'aisé, car ceci est soumis au facteur du regard de l'autre, qui pour certaines personnes va être crucial en tant que « cis passing », c'est-à-dire être perçu comme une personne cisgenre et non autrement.

Ce regard de l'autre est cependant un facteur de problématiques importantes pour le vécu des personnes trans au sein de l'espace urbain, d'une part du fait de la validation de leur genre dans certains cas, *et d'autre part, malheureusement, du fait de la confrontation* à de possibles violences verbales voir physiques, dans le cas où celui-ci sera insistant.

Les corps « trans » sont donc perçus différemment selon un ensemble de facteurs liés à des caractéristiques intra et interpersonnelles qui se traduisent par des perceptions d'un genre ou d'un autre dans l'espace urbain. Ces perceptions diverses, suivant les lieux et les personnes présentes vont avoir pour conséquence un certain nombre de pratiques orientées par rapport à elles.

II- Pratiques : L'espace urbain, enjeu de violences et lieu d'entre soi

L'espace urbain est un lieu où se jouent des problématiques de perceptions liées au corps d'où découlent automatiquement des pratiques.

Ces pratiques ont pour but de marquer son identité, de la performer mais aussi de pouvoir user de l'espace urbain en fonction de ses besoins.

De manière générale, la thématique de la sécurité et de l'accessibilité au sein de l'espace public est un sujet récurrent dans les sujets de recherches sous le prisme du genre. Un des sujets le plus mis en avant durant les entretiens menés jusqu'ici est celui du harcèlement sexuel sous toutes ses formes, ce harcèlement n'étant qu'une reproduction de la partition sexuée de l'espace privé, c'est-à-dire une division sexuelle de l'espace assignant les femmes aux espaces résidentiels ce qui n'est pas le cas des hommes et bien que la mobilité a repoussé ces limites. (Brais, 1997)

« Des fois quand on se fait aborder par des hommes ou interpellé par des groupes, c'est vraiment comme si on nous disait qu'on avait rien à faire ici, qu'il fallait qu'on reste chez nous » Une enquêtée de 31 ans

D'après les chiffres de l'Institut National de la Statistique et des Etudes Economiques (INSEE), 25% des femmes (par défaut cisgenres) ont peur dans la rue et 20% d'entre elles ont subi une injure dans la rue au moins une fois dans l'année. (Guide référentiel genre et espace public de la ville de Paris, 2021)

Au sein de la communauté LGBTQIA+ dans son ensemble, les chiffres disponibles parlent de 13% d'entre eux ayant été agressé.e.s physiquement et 26 % injurié.e.s. C'est pourquoi la plupart d'entre eux comme nous avons pu le comprendre dans la précédente partie refusent de s'embrasser ou de se tenir la main en public par exemple, et évitent certains lieux où la présence masculine est majoritaire. (DILCRAH, 2018)

Ce n'est plus un mystère aujourd'hui, au regard des nombreux témoignages récoltés, narrés, diffusés, la rue est aux hommes cisgenres, dans leur construction mentale mais aussi matérielle puisque l'accès à l'espace public urbain leur est plus facile puisqu'elle est faite par et pour eux. (Raibaud, 2015)

C'est donc dans un besoin de sécurité que diverses stratégies sont adoptées par les personnes trans, comprenant la création de lieux pouvant accueillir des personnes issues de la communauté LGBTQIA+ afin de pouvoir bénéficier d'un espace dit « safe ». Par définition, un espace « safe », est un lieu où les personnes qui y sont présentes sont informées sur les problématiques qui les concerne, à savoir ici les questions de transidentité. Ce sont des lieux qui, théoriquement ont pour but d'offrir un espace ne reproduisant pas les schémas d'oppressions extérieurs. (Prieur, 2015) Généralement ces espaces se matérialisent à travers l'implantation d'associations, qu'elles soient ouvertes à tou.te.s, attachées à des universités ou encore des bars.

Dans un premier temps, il s'agira donc d'analyser au travers des entretiens menés, les pratiques adoptées par les personnes trans et non-binaires face aux dangers que représente l'espace urbain afin d'aborder, dans un second temps, l'intérêt et les problématiques de l'entre-soi représentés par ce qui est catégorisé comme « safe-space ».

Pour finir, nous aborderons les pratiques de l'espace des personnes non-binaires qui au regard de la communauté trans, porte son lot de violences bien spécifiques.

2.1 La ville et ses violences :

Il est important de définir dans un premier temps ce qu'est la violence.

La violence est le résultat de rapports de domination et peut être pensée au travers de plusieurs échelles, qu'elles soient systémiques ou interpersonnelles. (Prieur, 2015)

Lorsque les personnes trans parlent de leur expérience de la ville, dans la plupart des cas, la largeur des trottoirs et la peur des hommes seront dans un premier temps mis en avant.

« Je me déplace avec une canne et là où je vis les trottoirs sont pas larges donc quand on a un handicap physique c'est vite compliqué » Une enquêtée de 28 ans

« Même si j'ai une performance masculine je marche vite parce que j'ai très peur du harcèlement de rue et d'être suivi par des mecs » Un.e enquêté.e de 25 ans

En effet, cette catégorie dominante de la population que représente les hommes cisgenres, ont une fâcheuse tendance à marcher plus proche des corps perçus comme féminins, il est parfois difficile de pouvoir créer suffisamment d'écart entre deux personnes, surtout quand l'une d'entre elles peut potentiellement se faire agresser. Aussi, lors des sorties, fatalement il

y'a d'un côté la route, qui peut s'avérer extrêmement dangereux, là où le trafic est dense. De l'autre côté, il y a des murs, et donc une impossibilité de se dégager en cas de problème. Dans certains cas, s'ajoutent aussi parfois des voies réservées aux vélos qui participent à la réduction des trottoirs.

Marcher en ville, dans le cas d'une ville dense en termes de bâti, nous contraint toutes et tous à minimiser la place prise.

Ce qui est donc pointé du doigt est à la fois une problématique d'espace à l'échelle du corps, mais aussi une problématique de praticité.

Cette proximité des corps a pour effet de maintenir une peur constante lors des déplacements. Cette peur constante lors des sorties, est renforcée la nuit avec la problématique de la luminosité des quartiers qui n'est pas suffisante au dire des personnes concernées.

Pour preuve, durant le mois des fiertés, au mois de juin, Google Maps offre la possibilité de calculer la marche en « arc-en-ciel », c'est-à-dire de calculer la vitesse de marche moyenne pour les personnes de la communauté LGBTQIA+ sur leur temps de trajet. En est ressortie une vitesse plus élevée que la moyenne en termes de vitesse de marche. (Un podcast Trans, 2021)

« C'est une espèce de blague dans la communauté mais les personnes LGBT marchent plus vite que la moyenne ! On a le diable au cul quand on sort, ça nous fait rire mais c'est surtout qu'en fait on a peur de se faire agresser si on se fait repérer. » Une enquêtée de 28 ans

Afin d'avoir une utilisation plus facile de l'espace urbain, et pour pouvoir user de l'espace public comme tout le monde, plusieurs pratiques et stratégies seront mises en place par les enquêté.e.s pour limiter les risques qui sont liés à la perception.

Dans un premier temps, ce qui est exprimé est « aller à l'essentiel ». Rares sont ceux qui m'ont fait part de temps long passé dans l'espace public, mais plutôt de trajets effectués de manière simple et rapide, avec une cadence soutenue.

Aussi, une stratégie d'évitement est observée lors des entretiens, consistant à passer par les grandes rues, celles où il y a du monde et qui sont de fait plus lumineuses, le but étant de se fondre dans la masse, mais aussi de passer plus ou moins inaperçu.

Pour les personnes trans, les trajets ont aussi une dimension matérielle. En effet, la quasi-totalité des enquêtée.e.s fait part, lors des entretiens, de l'utilisation, d'un casque à isolation

phonique, avec potentiellement un son de musique élevé pour se couper totalement des interactions possibles, ou bien de l'utilisation d'écouteurs, moins isolants mais toujours dans le but de paraître occupé.e et faire semblant de ne pas entendre les interpellations dans la rue.

« Je sors jamais sans mon casque, en journée je mets de la musique, ça me coupe du son environnant et le soir, selon où je vais, je le mets, mais sans musique, pour rester alerte sur ce qui se passe autour au cas où » Un.e enquêté.e de 25 ans

« Le soir quand je rentre d'une soirée par exemple, je mets mes écouteurs mais je ne mets pas de musique, ça évite que je me fasse surprendre et je garde ma vessie pleine au cas où. » Un.e enquêté.e de 28 ans

Un autre point important soulevé lorsqu'il est question de parler de ces pratiques au regard de la sécurité, est de savoir où se trouve la personne et surtout qui a l'information en cas de problème.

Une stratégie assez classique est donc utilisée afin de trouver une solution de repli, mais aussi de diffusion de l'information de sa localisation lors d'une sortie. Par exemple, dans un certain rayon par rapport à son lieu de résidence, elle possède un réseau de connaissances chez qui elle pourra se réfugier en cas de problème en essayant de parcourir le trajet le plus court possible. C'est le cas d'un.e de mes enquêté.e.s qui, lors de notre entretien, a évoqué répertoire de connaissances conséquent chez qui, peu importe où elle se trouve à Paris, elle peut aller se réfugier. Et ce n'est pas le/la seul.e Sur un temps de recherche plus long, il aurait donc été intéressant de cartographier précisément ce réseau afin de comprendre ses logiques. Certains raccourcis sur les smartphones sont aussi disponibles afin d'alerter rapidement quelqu'un et donner son point de géolocalisation.

« Sur mon écran y'a un raccourci pour envoyer un message à ma mère et ma meilleure amie avec ma localisation si jamais je suis en danger » Un.e enquêté.e de 28 ans

Si les grandes rues sont empruntées lors des différents trajets, certains lieux choisis sont utilisés afin de conserver un minimum de liberté concernant les loisirs. Certain.e.s d'entre eux m'ont fait part de choix de bars moins connus, plus cachés et plus intimistes où on ne pose pas de questions et qui permettent d'aller boire un verre en toute tranquillité sans prendre le risque de se faire aborder, et qui sont donc plus calmes.

« Si je veux aller boire un verre généralement je vais dans un petit bar un peu caché, au moins je suis sûr-e que personne viendra me voir et que ça sera calme vu que y'a personne »
Un.e enquêté.e de 25 ans

« J'adore « La Mutinerie » en tant que meuf trans parce que dans le bar les toilettes sont mixtes c'est le bonheur » Une enquêtée de 31 ans

Être usager.e de l'espace urbain c'est se confronter aux autres.

Une des remarques qui est aussi mise en avant est celle de la transphobie non voulue. Il s'agit ici d'un type de violence moins apparent que les agressions verbales ou physiques directes. Nous avons tou.te.s appris par nos parents ou tuteurs que la politesse passe par le « genrage » des personnes lorsque nous les saluons. Le « Monsieur/Madame » peut être considéré comme une violence lorsqu'il n'est pas en accord avec l'identité de la personne mégenrée. Cette habitude, répétée provoque une forme de violence qui peut avoir de véritables impacts sur les personnes concernées.

« Quand je vais quelque part et qu'on me dit au début « Bonjour, Madame » et que je réponds et que la personne me renvoi un « pardon monsieur », ça fait très mal »
Une enquêtée de 20 ans

Une autre violence imperceptible que subissent les personnes trans est celle des questions intrusives. Il s'agit ici de questions posées par des proches ou des inconnu.e.s, dans certains contextes, concernant le stade de la transition de la personne trans avec qui il y a un échange. Ces questions intrusives ne sont pas forcément posées comme une accusation ou avec une arrière-pensée. Cependant, comme elles concernent l'identité et la transition, elles peuvent heurter et exercer une pression violente sur la personne qui en fait l'objet.

« La dernière fois que je suis allée au don du sang, le gars a commencé à me poser des questions sur ma transition, c'était pas méchant ou mal intentionné mais super intrusif ! » Une enquêtée de 31 ans

Sur l'ensemble des personnes enquêté.e.s, la plupart d'entre eux ont une mobilité régulière, due à leurs études ou encore à leurs relations.

Un des points qui a été mis en avant concernant la mobilité, est celui des trajets sur de longues distances, et plus particulièrement l'utilisation des trains.

« Plusieurs fois j'ai eu, ou des amies d'ailleurs, des amendes de la part des contrôleurs de la SNCF parce que j'ai pas encore changé mon état civil et donc le nom sur le billet ne correspondait pas au nom de ma carte d'identité et ça c'est très régulier, ce genre de situation » Une enquêtée de 28 ans

« Quand les contrôleurs passent et voient que le nom entre le billet et ma carte c'est pas les mêmes, bha c'est toujours une angoisse parce que j'ai pas vraiment envie de devoir me justifier ni de m'afficher devant des inconnues parce que je voyage seule et on sait jamais » Une enquêtée de 20 ans

Nous pouvons constater par ces deux témoignages que l'utilisation des transports sur une longue distance, à cause des contrôles, peut s'avérer compliquée puisqu'il y a toujours le risque d'être soupçonné de fraude causée par le décalage entre la carte d'identité et le nom figurant sur le billet, mais aussi le risque d'être exposé.

Nous remarquons qu'aujourd'hui peu d'agent.e.s sont formés sur la question de la transidentité et de tels déplacements représentent un risque potentiel pour les personnes concerné.e.s d'un point de vue économique mais aussi physique et moral aux regards des risques possibles.

Pour reprendre le cas de la pandémie du COVID-19, un marqueur important a influencé les pratiques des personnes trans au sein de l'espace urbain. Si le masque fût un élément positif vis-à-vis du corps, cela n'a pas été le cas pour le pass sanitaire lors de sa mise en place dans certains lieux de loisirs comme les bars ou les cinémas. Certain.e.s enquêté.es n'ayant pas pu encore changer de nom, le pass sanitaire correspondait généralement au deadname. Lors des contrôles, il était donc difficile de prévoir comment allait réagir à la fois la personne en charge du contrôle mais aussi les personnes présentes pour les mêmes raisons que celles évoquées plus haut. Certain.e.s d'entre elleux ont donc dû, soit limiter leurs sorties plus que d'habitude, soit emprunter le pass sanitaire d'une connaissance, ce qui pouvait potentiellement les mettre en danger malheureusement.

« Tout le long de l'obligation du pass sanitaire j'ai pris celui de ma copine, j'en ai un qui est à mon deadname mais c'est trop compliqué de faire changer le nom dessus » Une enquêtée de 20 ans

Une modification du prénom était possible en faisant une demande à l'assurance maladie, mais la procédure restait contraignante et la personne qui faisait la demande n'avait jamais l'assurance d'obtenir cette modification.

Ces divers éléments évoqués montrent que les violences subies par les personnes trans peuvent être très variées, qu'elles soient humaines ou administratives, et que la transphobie vient toujours d'ailleurs, c'est-à-dire qu'elle ne provient pas directement de la perception de la transidentité et de son rejet mais d'un ensemble d'éléments de discrimination comme l'homophobie, la misogynie, le racisme, comme l'explique Emmanuel Beaubatie lors d'un entretien passer avec lui le 7 mars 2022.

La transphobie ne vise donc pas directement la catégorie mais découle de la remise en question des normes de genre. Elle nous montre l'importance de l'existence de lieu de regroupement aussi appelés « safe place » pour les personnes transgenres et non-binaires. Ces safe place offre un refuge et un soutien vital pour les personnes concerné.e.s Cependant, sont-ils factuellement complètement safe ou alors, existe-t-il des tensions au sein de ceux-ci ?

2.2 Le double tranchant de l'entre soi :

« Les problématiques liées à l'entre soi c'est commun à tous les collectifs et les asso', dès qu'on met des individus ensembles il va y avoir des problématiques, ce n'est pas propre à la mixité choisie » Cha Prieur lors d'un entretien le 24 mai 2022

Au sein des villes, qui plus est les plus grandes telles que Paris, Lille ou encore Montpellier, de nombreuses associations d'accueil de la communauté LGBTQIA+ ou accueillant spécifiquement des personnes trans comme « Acceptest-T », « OuTrans » ou « J'en suis J'y reste » y sont implantées. Ces associations ont pour but d'une part de permettre une sensibilisation sur le sujet de la transidentité mais aussi permettre un accueil pour accompagner des personnes qui nécessiterait une aide.

L'entre soi est une des portes de sorties qui revient le plus souvent, qu'elles soient chez elleux puisqu'il y a un contrôle de l'espace et donc de qui y est où, dans des lieux bien précis tels que des bars, des locaux de syndicats comme celui de la CNT, qui est un des syndicats le plus « trans-friendly » selon une des enquêtées fréquentant régulièrement le local syndical.

Dans certains quartiers, il existe aussi des associations d'accueil de personnes LGBTQIA+. L'existence de ces lieux est importante puisqu'ils permettent aux personnes de se regrouper et de trouver un lieu « safe ».

Un espace « safe » est par définition un lieu où les personnes minoritaires se sentent en sécurité au regard de l'ensemble des autres lieux de l'espace urbain, qu'il s'agisse du domicile familial, du milieu de la scolarité ou encore du travail. (Prieur, 2015).

L'aspect « safe » d'un lieu est important. Il témoigne d'une zone où ceux qui la font vivre ne reproduisent théoriquement pas le système oppressif dans lequel nous évoluons et constitue une échappatoire permettant aux personnes trans de se retrouver, à la fois avec elles-mêmes mais aussi pour échanger au sujet de leur vécu

La plupart de ces espaces « safe » sont d'ailleurs gérés par des personnes concernées par les problématiques oppressives subies par la communauté LGBTQIA+.

Au sein de la communauté trans, nous pouvons observer deux catégories distinctes de personnes fréquentant ou non les associations.

D'une part ceux qui vont rester le moins longtemps possible dans l'espace public en privilégiant la possibilité d'entre-soi et rester loin des violences, et d'autre part ceux qui vont rester loin de ces lieux pour ne pas se complaire dans une réalité qui poserait un voile sur les réalités extérieures et les problèmes intérieurs comme l'explique Cha Prieur durant un entretien le 24 mars 2022.

Au fur et à mesure des entretiens menés, plusieurs éléments sont ressortis et concernent le revers de la médaille des « safe-space » et donc des problématiques interpersonnelles au sein de ces lieux, qui au premier abord semblent exclus de toutes possibilités d'oppressions.

« C'est vrai que ce qui est bien dans les asso' LGBT ou trans, t'as pas besoin d'expliquer et tu es tout de suite comprise » Une enquêtée de 28 ans

Un des premiers points qui a été soulevé lors des entretiens, est celui de la localisation des locaux des associations accueillant des personnes « trans ».

Il semblerait que dans la majorité des cas, ceux-ci soient présents au sein de quartiers où la précarité des habitant.e.s est importante et où les problèmes sociaux engendrent des actes de violences causées par le système capitaliste dans lequel nous vivons.

Nous pouvons citer l'exemple de l'association « Acceptess-T » se situant dans le 18^{ème} arrondissement de Paris, un des quartiers au nord de la capitale ayant un des taux les plus élevés

en termes de délits (Besson, 2019). C'est aussi le cas de l'implantation de l'association d'une des enquêtées vivant à Lille, nommée « J'y suis j'y reste ! », dans le quartier Moulins, un des quartiers où la délinquance est la plus présente, résultat d'un ensemble d'enjeux sociaux.

« Dans les asso' et évidemment dans les bars il y a de la vente d'alcool, donc on peut rapidement se mettre à boire pour oublier sa vie de merde et ça devient dangereux. On peut vite tomber dans des addictions dangereuses, c'est pour ça que j'ai arrêté de boire. » Une enquêtée de 29 ans.

La vente d'alcool est un des premiers points concernant les problématiques des espaces « safe » abordés lors des entretiens.

Les associations et les bars, gérés par des adultes, font de la vente d'alcool, pour les premiers car c'est une de ses fonctions, pour les seconds cela permet de générer aisément des revenus afin de financer leur fonctionnement.

Cependant, comme l'évoque cette enquêtée et plusieurs autres, l'accès facilité à l'alcool, le mimétisme social, combiné avec des problématiques d'acceptation de leur identité par la société et les violences subies, contraignent un certain nombre d'entre eux à pousser cette consommation à l'extrême, afin de pallier la souffrance.

Le problème étant que, si les associations sont fréquentées par des mineurs, il sera plus compliqué de contrôler leur consommation contrairement à ce qui se passerait normalement dans un bar. Elles pourront elles-aussi potentiellement tomber plus facilement dans l'alcoolisme, enclenché, lui-aussi, par un mimétisme.

Les lieux d'accueil pour les personnes LGBTQIA+, sont importants, y compris pour les mineurs. Cependant leur exposition à ces addictions peut avoir de lourdes conséquences pour eux. C'est pourquoi, certain.e.s membres de ces associations, ou gérant.e.s des bars, font en sorte de veiller à, d'une part bien accueillir les mineur.e.s pour qui ces espaces sont primordiaux parce qu'ils leur permettent d'être entouré.e.s de personnes partageant le même vécu. D'autre part, ils veillent à ne pas les laisser tomber dans ces addictions.

Quand nous écoutons les personnes trans parler de leurs pratiques au sein des lieux « safe », nous voyons apparaître rapidement la problématique de l'aspect « double tranchant » de l'entre soi, c'est-à-dire les problématiques liées au fait de rester au sein de sa propre communauté.

Même si dans un premier temps cela peut s'avérer rassurant, cela peut parfois entraîner quelques complications de la part des membres des associations. Bien qu'il faille rappeler que les violences subies sont majoritairement faites en dehors de ces lieux, il est important de ne pas omettre les problématiques liées à l'entre-soi de la communauté trans qui peuvent s'avérer toutes aussi violentes que celles de l'extérieur.

« Je reste pas dans l'asso dans laquelle je suis trop longtemps, j'y vais pas tout le temps non plus parceque, bha quand on en ressort le retour à la réalité peut s'avérer violent » Un.e enquêté.e de 20 ans

L'entre soi est aussi vecteur de nouvelles formes d'oppressions. Comme il l'a souvent été dit lors des entretiens, surtout dans les grandes villes de Province, tout le monde se connaît au sein des associations. Pour le cas des bars, ils sont souvent fréquentés par les mêmes personnes, y compris et surtout parmi les personnes trans.

Soit l'intégration se fait plus facilement lorsqu'une personne trans intègre une association par le biais d'une connaissance, mais c'est aussi là que peuvent émerger certains problèmes interpersonnels.

La violence, sous toutes ses formes, peut être pensée à travers diverses échelles et peut donc logiquement être pensée à l'échelle locale au sein d'un même de la communauté à laquelle nous appartenons.

Tout d'abord, un des premiers éléments de l'entre soi au sein d'une minorité de genre comme les personnes « trans », ce sont les problématiques qualifiées de « drama », c'est-à-dire de problèmes relationnels entre personnes qui peuvent rapidement retomber sur l'ensemble des membres de l'association et enrayer le bon fonctionnement de celle-ci. Etant donné le petit nombre (relatif en fonction des échelles), des personnes concerné.e.s, les choses vont vite, et peuvent parfois dégénérer.

Lors de mes entretiens, aucun événement particulier n'a été évoqué, mais plutôt une ambiance générale combinant diverses problématiques autour d'injonctions de diverses natures, concernant à la fois des normes de genre et donc de pratiques d'expression de celles-ci, mais aussi, en accord avec les travaux de la thèse de Cha Prieur, celles de la sexualité.

« Tout milieu est normé, et ce sont ces normes qui régissent les espaces, donc, même si il s’agit de contre-normes, on va avoir des normes de déconstruction du genre mais aussi de la sexualité, de l’exclusivité qui sera remise en question aussi » Cha Prieur lors d’un entretien le 24 mai 2022

« Ça m’est déjà arrivé en asso’ ouais de me retrouver face à des meufs « trans » plus vieilles que moi qui me disaient que pour être une vraie « trans », fallait que je transitionne médicalement et que je fasse les opérations » Une enquêtée de 31 ans

Comme le témoignage de cette enquêtée nous le montre, une des principales injonctions relevées par les personnes trans au sein de leur propre communauté est celle de la transition.

On observe que, de la part de personnes ayant déjà effectué cette transition et s’étant potentiellement donc rangées dans le rang de la binarité du genre, une certaine pression peut être exercée sur des « trans » plus jeunes.

Cette catégorie, au sein de la communauté « trans », est qualifiée par le sociologue Emmanuel Beaubatie de « conforme ». Ce sont des personnes qui ont transitionné tardivement et qui, pour s’intégrer dans leur nouvelle identité, vont performer leur identité en accord avec les normes binaires de la société, pour être intégrées en tant que telles. (Beaubatie, 2021)

Au sein de certaines associations, plusieurs d’entre elleux vont régulièrement tenir un discours oppressif sur des personnes en début ou en cours de transition, afin qu’elles soient dans le « vrai ».

Ces lieux, bars et associations qui paraissent donc à priori safe, deviennent le centre d’un renouveau d’un système oppressif à une échelle réduite à celle de l’association ou des points de ralliement pour les personnes « trans ».

Il est difficile lorsque nous ne sommes pas concerné.es par ces problématiques de pouvoir avoir un retour concernant d’autres injonctions relatives aux espaces safe.

Cependant, plusieurs travaux existent se rapportant à ces espaces de la communauté LGBTQIA+ et plus précisément sur à la transidentité.

C’est le cas des travaux de recherche de Cha Prieur en 2015.

Une des injonctions qui apparaît dans sa thèse concernant ces espaces « queers », est celle de l'injonction à la sexualité. Fréquenter des associations « queer » en tant que safe-place peut donc donner lieu à un nouveau rapport de domination. Une exotisation des personnes trans peut être alors observée dans ces mêmes lieux à partir de l'ensemble des questions intrusives possibles. Ces injonctions peuvent donc donner lieu à des actes de violences, qu'ils soient physiques ou verbaux.

Cet entre soi va par ailleurs avoir pour effet de régler ces problématiques à l'échelle du lieu et donner place à ce qui pourrait être qualifié de tribunal populaire. (Prieur, 2015)

« *Quand je suis rentré dans l'asso, au début j'ai pas dit que j'étais une meuf trans, je me suis présentée en tant que lesbienne, j'ai attendu de voir comment ça se passait parce qu'on sait jamais* » Une enquêtée de 20 ans

Un dernier point concernant les associations trans et plus largement, accueillant des personnes de la communauté LGBTQIA+, est la problématique du racisme.

Cette question fût rapidement abordée lors de deux de mes entretiens par des personnes qualifiées sociologiquement de racisées. (Pfefferkorn, 2011)

D'une part, les personnes « trans » racisées, au regard de l'ensemble de la population seraient les plus invisibilisées et les moins représentées au sein de la communauté. Cela s'explique par le fait que, pour un certain nombre d'entre elleux, la question du genre et de la transition peut être une question difficile à aborder pour divers facteurs comme l'origine ethnique par exemple. En témoignent les travaux de Nur Noukhkhaly en 2015 pour son mémoire de master en sociologie à l'université de Lyon, et aussi la fréquentation de certains lieux associatifs formés majoritairement par des personnes catégorisées comme « blanches ».

« *Moi je suis une meuf « trans » racisée, je suis pas blanche et c'est déjà arrivé que j'aie des remarques bien racistes par d'autre meufs « trans », aussi parce que le milieu est très blanc en fait* » Une enquêtée de 33 ans

D'autre part, les personnes trans racisées se situent déjà en dehors des catégories normées puisque désignées comme des personnes n'ayant de toute façon pas le bon corps. Du fait de la colonisation, les personnes noirs et nord-africaines ont subi un processus de déshumanisation ainsi que d'exploitation. C'est dans cet objectif qu'une production de fantasme de genre et de sexualité a d'un côté positivé certains corps afin d'en inférioriser d'autres le tout perdurant au fil des siècles. (Gabriel, 2015)

Selon Cha Prieur, il semblerait donc que les personnes racisées soient de fait moins désirées dans certains espaces y compris trans, dans un espace où se construit une certaine injonction à la sexualité et à la libération du corps. C'est pourquoi il existe certaines soirées organisées autour de certaines thématiques afin de garantir un lieu où les personnes racisées ne seront pas exclues.

« Les espaces « queers », « safe » à partir du moment où il y a des personnes, ce sont des normes, même s'il s'agit de contre-normes. » Cha Prieur lors d'un entretien le 24 Mai 2022

2.3 Double-trouble : Problème de reconnaissance de la non-binarité au sein de la communauté trans

Jusqu'ici nous avons parlé des personnes trans, prenant en compte cette catégorie comme un tout.

Cependant certain.e.s de mes enquêté.e.s appartiennent à une catégorie particulière des individu.s trans, les non-binaires.

Lors de mes entretiens certain.e.s d'entre elleux m'ont fait part de problématiques particulières, importantes au regard de l'ensemble de la population. Il est important de définir dans un premier temps ce qu'est la non-binarité.

Il s'agit d'une identité de genre fluide, représentant une personne ne s'identifiant pas à un genre binaire, soit homme, soit femme. Nous avons vu que les personnes non-binaires appartiennent donc à la catégorie des personnes trans. Or, d'après certains témoignages, il se peut que certaines frictions existent au sein même de l'ensemble de la population trans à ce sujet.

« On m'a déjà sortie en asso' parce que j'étais une meuf « cis » et que du coup, non-binaire ça n'existe pas et que j'étais transphobe ! Du coup je fous plus les pieds en asso' par peur du rejet vu que les non-binaires sont rejeté.e.s des commu' trans parfois » Un.e enquêté.e de 25 ans

Au regard des travaux existants comme ceux d'Emmanuel Beaubatie, les personnes non-binaires sont en majorité des individu.s assigné.e.s femme à la naissance, majoritairement jeune et ayant un niveau de diplôme élevé. (Beaubatie, 2021) De fait, les personnes concerné.e.s par cette identité fluide vont donc parfois subir un dédoublement des violences puisque assigné.e.s de manière binaire ou non-reconnue en tant que telle dans la communauté trans.

Intégrer ce milieu peut alors s'avérer difficile et problématique pour plusieurs raisons. D'une part comme évoqué plus haut, l'intégration est compliquée par un entre soi qui peut être puissant. Nous retrouvons par exemple au sein des associations cette injonction à la transition, appuyée par le fait de faire un choix, puisque pour certaines personnes trans, la non-binarité tient plus du militantisme que de la véritable identité de genre.

Dans la pratique, l'identité non-binaire va se forger dans la souffrance comme le témoigne un.e des enquêté.e.s, puisque comme elle ne se reconnaît ni de l'un ni de l'autre, le corps ne sera jamais totalement en adéquation avec l'identité.

« Je peux pas transitionner parce que je sais que ça n'ira jamais complètement avec mon identité » Un.e enquêté.e de 25 ans

Si certain.e.s d'entre elleux n'ont pas de problématique liée à l'utilisation du pronom assigné à la naissance, cela peut causer pour d'autres de nombreux problèmes liés à leur identité de genre. Dans le cas des personnes non-binaires, la principale problématique étant une faible reconnaissance du genre neutre, il sera donc parfois difficile d'intégrer certains espaces à cause de la peur, puisque certaines d'entre elleux en ont déjà fait les frais.

« Je ne vais pas dans les asso' LGBT parce que déjà je veux rester loin des dramas et puis pour moi et mon identité c'est une menace potentielle » Un.e enquêté.e de 25 ans

Afin de pouvoir se sentir bien dans l'espace public, cette catégorie fait appel à l'utilisation de divers outils, tel que le binder, ou encore pour, un.e des enquêté.e, de piercings à l'effigie des drapeaux trans et non-binaire, à la fois pour se rassurer, et aussi pour être conforté.e dans l'existence de son identité. Cependant comme le témoignent également certains d'entre elleux, passer pour un homme ouvre des portes, mais cela ne correspond toujours pas à leur identité puisqu'ils ne se reconnaissent encore une fois pas dans celle-ci.

Nous assistons donc ici à une certaine limitation des pratiques puisque, le fait d'être identifié.e de manière binaire, peut provoquer, d'une part, les mêmes violences évoquées plus haut, d'autre part, un rejet des personnes non-binaires par certaines personnes de la communauté trans. En résulte une contrainte de ne pas ou peu fréquenter des espaces safe.

Globalement, appartenir à la catégorie non-binaire, c'est devoir se plier à des injonctions quotidiennes au choix, tant dans le choix de sa performance que dans celui des lieux qu'il sera possible de fréquenter sans subir de remarques.

« Les endroits où je vais c'est soit des bars où les personnes se parlent et sont un peu cachées, soit dans des lieux où je sais que mon identité est reconnue et que si il y a une erreur de faite je peux le dire et sans avoir besoin d'expliquer » Un.e enquêté.e de 25 ans

L'identité non-binaire se trouve donc plus ou moins acceptée selon la norme de transgression du genre, et selon aussi l'expression du genre.

« Si par exemple une personne assignée femme à la naissance se déclarant non-binaire et ayant une expression masculine, on va dire ok. Par contre si elle garde son expression féminine là potentiellement ça ne va être accepté. » Cha Prieur lors d'un entretien le 24 mai 2022

Cette partie nous montre que, chaque personne performe son genre en fonction de son identité et qu'il subit des injonctions dues à la pratique de certains espaces publics urbains mais aussi de la part son propre milieu comme c'est le cas des associations LGBTQIA+.

Chaque lieu ayant un impact direct sur, à la fois sa perception, l'acceptation de son identité, mais aussi sur les possibilités de pratiques qui peuvent parfois se révéler limitées. (Cf : Fig.2) Comme nous le montre cette carte sensible, ce n'est pas tant la performance de genre qui pose un problème au sein de l'espace urbain, mais comment les personnes extérieures perçoivent ces identités en fonction des lieux et si ces identités sont acceptées ou non.

C'est pourquoi analyser les pratiques au prisme de l'espace urbain permet de mettre en lumière les problématiques liées à celui-ci et démontre l'importance du changement de paradigme lorsqu'il s'agit de le construire, le développer, à travers le genre et qu'il est nécessaire de dépasser de nombreuses limites binaires.

Aborder la question de la performance de genre et des pratiques par les personnes « trans » est une question plus que vitale. En effet, avec l'augmentation constante des violences homophobes ou transphobes, il est plus que nécessaire aujourd'hui de remettre en question la partition genrée de l'espace.

Synthèse des pratiques et des perceptions des personnes trans et non-binaires enquêtée.e.s

Inspirée par la technique de la « relief map » de Maria Rodó de Zárate

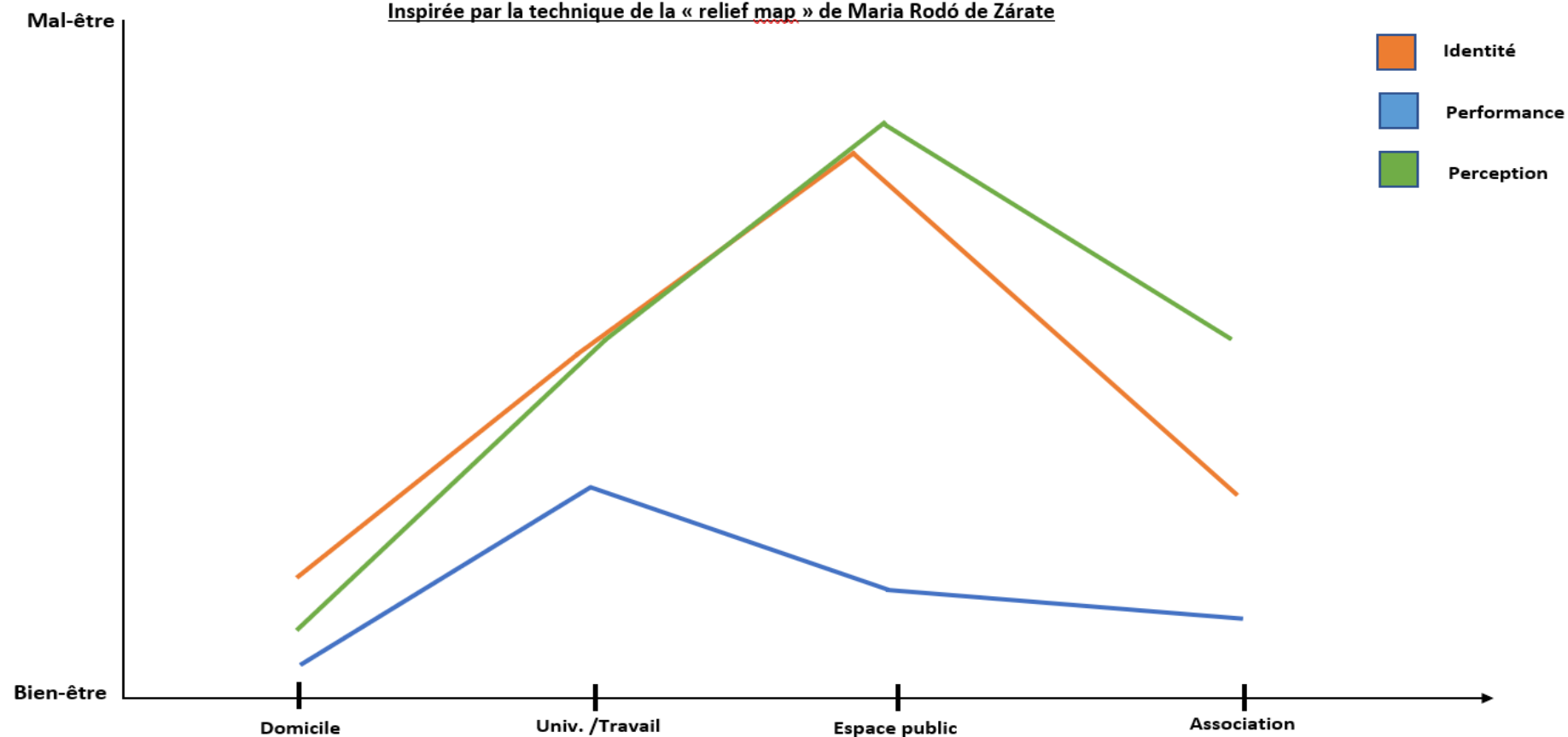


Fig.2

Arthur Sendron-Tocqueville M1 EST 2021/2022

III- Améliorer le vécu des personnes trans : quelques pistes pour rendre l'espace inclusif pour tou.te.s

Faire une géographie de la transidentité et l'analyser c'est en quelque sorte faire une géographie du privilège cisgenre. (Alessandrin, 2015)

Après avoir parlé de la perception du corps trans ainsi que des problématiques de pratiques au sein de l'espace urbain, il s'agit, dans cette dernière partie d'aborder les solutions envisageables permettant d'améliorer le vécu des personnes trans.

La plupart des enquêté.e.s s'accordent à dire que *« il y aura forcément un temps d'adaptation qui sera infâme si on nous donne plus de visibilité, on le sait, mais ce n'est pas pour ça qu'il ne faut pas le faire »* comme l'explique une étudiante enquêtée. Ce vocabulaire est très fort pour parler de la visibilité trans et il est intéressant de réfléchir pourquoi ce mot plutôt qu'un autre.

Certain.e.s enquêté.e abordent la question de la représentation, iels parlent en premier lieu d'un besoin, mais que selon les plateformes et surtout celles présentes dans l'espace public urbain, comme des panneaux publicitaires où des murs, peuvent potentiellement des supports visuels de transphobie. C'est pourquoi même si la représentation est importante, ils peuvent malheureusement devenir le lieu d'expression de violences.

« La visibilité est importante, mais les espaces où elle sera présente devront être sécurisés parce que sinon ça va devenir le lieu de violences transphobes » Une enquêtée de 28 ans

C'est pourquoi il est intéressant d'aborder la question des solutions par le biais de trois dernières thématiques.

Lors des enquêtes menées jusqu'ici, plusieurs échelles de solutions ont été évoquées lorsque la question de l'inclusivité et des solutions pour la mettre en œuvre a été abordée, s'articulant autour de solutions globales et matérielles ainsi que du changement de paradigme des médias qui participent grandement à la vision que nous pouvons avoir des personnes trans.

L'inclusivité est définie par l'accessibilité égalitaire pour tou.te.s, ici de l'espace public urbain. Il s'agit de faire de cet espace un lieu où le choix des pratiques est possible et non restreint par des politiques et des constructions matérielles inégales. (Fraser, 2011)

La dernière échelle, plus locale aborde la question de l'éducation et de la pédagogie sur les questions de transidentité, que ce soit vis-à-vis des adultes mais aussi des enfants.

Ces trois points montrent que, la question de la transidentité se pose à toutes les échelles et qu'il est nécessaire d'avoir recours à des actions concrètes, afin de prendre en compte les spécificités de cette population marginalisée, ainsi qu'à l'information, l'éducation, à tous niveaux, des personnes cisgenres par rapport à ce qu'est la transidentité, quelles en sont les problématiques et quelles solutions peuvent être apportées afin de répondre à celle-ci.

Serons donc aborder dans cette dernière partie les solutions directes évoquées par les enquêté.e.s en ce qui concerne l'espace urbain, pour ensuite nous pencher sur la question de la représentation dans les médias, car elle participe activement à l'image que l'on reçoit des personnes trans, ces représentations ayant parfois des conséquences dramatiques.

Nous terminerons donc sur la nécessité de la formation et l'éducation au sujet de la transidentité dans les milieux scolaires.

3.1 La sécurité dans l'espace urbain :

Dire que les directives concernant le genre et l'espace public ne changent pas serait mentir.

Pour preuve, la mairie de Paris a publié en 2017⁶ et 2021⁷, deux référentiels portant sur les bonnes pratiques concernant le genre et l'espace public.

Ces deux guides abordent aux travers de différentes thématiques, comme le sport ou la mobilité.

Au sujet des personnes faisant partie de la communauté LGBTQIA+, les deux référentiels ne se cantonnent qu'à la question de l'homosexualité. Aucun des deux n'aborde la question de la transidentité et des solutions vis-à-vis d'elle, alors qu'elle figure clairement dans leur lexique.

Durant la période des entretiens, certain.e.s enquêté.e.s m'ont fait part de l'absence, dans les programmes des élections présidentielles et législatives, de la question de l'inclusivité des personnes trans, ajoutant qu'il était donc dommage de ne pas les inclure dans ces programmes,

⁶ Guide référentiel N°1 Genre et espace public : Les questions à se poser et les indicateurs pertinents à construire pour un environnement urbain égalitaire ; Ville de Paris 2017

⁷ Guide référentiel N°2 Genre et espace public : Des exemples et des expérimentations pour une approche genrée des politiques urbaines ; Ville de Paris 2021

à la fois pour proposer des solutions, mais aussi pour les rendre visibles et prendre en compte les spécificités et les besoins de ces personnes dans les aménagements urbains.

« On est nulle part sur les programmes, c'est bientôt les élections et on est mentionné nulle part, ça serait bien que les politiques parlent vraiment de nous » Un.e enquêté.e de 25 ans

Lors des différents entretiens, plusieurs idées ont été mises sur la table, en particulier après avoir évoqué la participation à une potentielle réunion de concertation.

« Oui, si on me proposait de participer à une réunion j'irais mais ça dépend de qui y est. Et surtout si c'est que des hommes blancs cisgenres, ça sera non par contre ! » Une enquêtée de 28 ans

Ce qui est avancé en premier lieu par les personnes trans par rapport à la réflexion d'aménagements et de projets possibles les concernant, c'est l'inclusivité d'elles au sein de ces projets.

Un réel besoin d'inclusivité des personnes trans et d'écoute est pour la majorité d'entre elles avancée lors des entretiens, de la réflexion à la validation des projets. Si l'idée de la réunion de concertation au sein des villes est une première piste, il est important au regard des personnes enquêtée.e.s qu'elle ne soit pas exclusivement pilotée par des hommes cisgenres.

« Les personnes cis doivent arrêter de décider pour les trans, aller ce genre de réunion dépend donc de qui est là et puis c'est toujours la même question qui se pose. Est-ce que les gens seront écoutés réellement, quels résultats on aura derrière ? » Une enquêtée de 28 ans

Si la présence des élu.e.s paraît importante, la clé de la réussite de ce type de concertation serait donc la présence de personnes concerné.e.s, animant les débats ainsi qu'étant au centre de ceux-ci, et aussi une prise en compte des propos émis, basé sur une écoute réelle.

Aucune personne parmi les enquêtée.e.s ne se positionne contre ce type d'initiative, bien au contraire. Le principe de regroupement et de partage des idées pour avancer ensemble est quelque chose de positif pour elles. Cependant, il est important que cela soit organisé de manière correcte.

« Il faut des personnes cis pour parler des trans mais il faut qu'on nous écoute » Une enquêtée de 20 ans

La construction des villes se fait encore aujourd'hui majoritairement par et pour des hommes puisque ce sont eux qui sont majoritairement présent au sein des bureaux d'urbanisme des villes. (Raibaud, 2015)

« On ne peut pas continuellement se référer au corps cis. » Un.e enquêté.e de 25 ans

Comme le montre cette citation d'un.e enquêté.e, le fait de continuellement se référer au corps cisgenre et par défaut masculin, a pour conséquence de limiter l'accessibilité des villes et limite donc les pratiques de celle-ci. Comme exemple, celui des toilettes et un des plus frappant.

« Je pense que des toilettes ne séparant pas les sexes ce serait mieux » Un.e enquêté.e de 21 ans

L'accès au sanitaire est plus facile pour les hommes cisgenres que pour les autres puisque dans les villes, il y a un grand nombre d'accès donné au sanitaire à cette catégorie de la population. Même lorsque les toilettes sont mixtes, comme celle que l'on peut retrouver dans la ville de Paris ou dans certaines gares, l'état général de celle-ci ne permet pas à tou.te.s de pouvoir les utiliser. Il y a donc un réel besoin de multiplier ces points d'accès ainsi que de les rendre mixte afin d'offrir un accès facile à l'ensemble de la population.

Comme évoqué dans la précédente partie, la question de la sécurité est un point vital concernant la pratique de l'espace urbain. Plusieurs enquêté.e.s ont mis en avant le fait que la plupart du temps les rues sont mal éclairées, et que, les rendre plus lumineuses avec des équipements adaptés, permettrait qu'il n'y ai aucunes zones d'obscurité sur l'ensemble d'un trajet et donc de mieux voir devant soi lorsqu'une rue est empruntée, afin de pouvoir anticiper un danger et de pouvoir être visible en cas de problème.

En complément de cet éclairage, la création à l'échelle locale d'une brigade de surveillance et d'intervention en cas de problème, serait possiblement une solution, à condition que celle-ci ne se transforme en outil de répression violente.

**« Ça serait bien qu'il y ai quelque chose de local, qui puisse intervenir en cas de problème »
Un.e enquêté.e de 25 ans**

De plus, les points d'accueil comme les centres LGBTQIA+ et les associations sont trop peu nombreux et ont un problème de localisation. Pour les personnes ayant participé aux entretiens, il est nécessaire, voire vital, d'ouvrir plus de point de repli en cas de problème, d'assurer une permanence dans ces lieux et d'en réaliser une répartition plus régulière au sein du territoire.

« Il faudrait qu'on crée plus de points d'accueil comme par exemple des salles louables facilement et régulièrement, ça manque cruellement chez nous, ça serait un formidable lieu de rencontre aussi » Un.e enquêté.e de 21 ans

Il y a donc une nécessité d'une part de multiplier ces points mais aussi de les diversifier en termes d'espaces accessibles, que cela ne se cantonne pas aux associations ou au bars, qui restent limité en termes de possibilité d'accès. De nombreuses possibilités sont donc concevables et ce champ des possibles reste à être explorer.

Ces problématiques de lieux peuvent être étendues à des milieux plus spécifiques pour des problématiques tout aussi importantes en ce qui concerne la transidentité dans l'espace urbain.

Tout d'abord, nous allons faire porter notre réflexion sur un des milieux clés où nous sommes présent.e.s de nombreuses années: celui de l'école.

L'espace scolaire est un milieu de contraintes où l'expression de la transidentité s'avère difficile au sein de cet espace binaire où il faut choisir. C'est pourquoi il n'est pas rare de lire des témoignages de personnes trans parlant d'absences répétées en cours de sport, rapport aux vestiaires, ou encore d'un renoncement à l'utilisation des toilettes ou à aller manger à la cantine. (Alessandrin, 2015)

C'est pourquoi, il est important de réfléchir à des solutions possibles concernant ces espaces de contraintes qui sont également des lieux de violences.

Un autre espace spécifique mérite lui aussi que nous amenions une réflexion par rapport à sa construction et à ses pratiques, celui du domaine médical.

Les chiffres parlent d'eux-mêmes. D'après l'enquête de l'association trans lyonnaise « *Chrysalide* » 16% des personnes trans en France se sont vues refuser des soins au sein de centres hospitaliers, 35% d'entre-eux renoncent aux soins, passant possiblement par d'autres alternatives. Enfin, pour ceux ayant un accès aux soins, 57% d'entre eux se sentent gênés par le comportement du personnel soignant. (Alessandrin, 2015)

Il y a donc de nombreuses réflexions à mener sur l'espace et son aménagement à toutes les échelles, puisque celui-ci doit être pensé en plusieurs dimensions.

Si la sécurité et le respect sont des questions vitales à aborder lorsque la question des solutions réalisables est abordée en ce qui concerne les personnes trans dans l'espace urbain, la question de la représentation va de pair avec celle-ci.

« Si on est mal représenté comment voulez-vous qu'on prenne conscience de nos problématiques ? » Un.e enquêté.e de 22 ans

En effet, il n'est pas possible de prendre pleinement conscience de toutes ces problématiques si les représentations trans dans les médias ne sont pas positives ou erronées concernant les personnes trans pour les personnes trans ou ne montrent qu'une infime partie de la réalité.

3.2 D'autres modèles dans les médias :

L'existence des personnes trans dans les médias n'est pas nouvelle.

Nous pouvons retrouver plusieurs personnes identifiées comme transgenres au sein des films américains comme ceux de David Wark Griffith comme « *The Birth of a Nation* » ou encore « *Judith of Bethulia* », au cours de la première décennie du XXème siècle.

Cependant, ces films ne sont que des représentations racistes, sexistes, homophobes et évidemment transphobes, et vont malheureusement influencer des décennies de cinéma à suivre.

Cette influence des rôles trans de Griffith va se développer par la suite au sein des longs métrages du célèbre réalisateur Alfred Hitchcock comme « *Psychose* », développant des personnages trans n'étant que de dangereux psychopathes. (Stryker, 2006)

Ces personnages, comme celui du « *Buffalo Bill* » dans « *Le silence des agneaux* » vont longtemps marquer la vision des personnes trans, de ce qu'elles sont, de qui elles sont, biaisant complètement la réalité et ayant de lourdes conséquences sur leur personnalité.

Le cinéma hollywoodien met donc alors en évidence, à travers ses représentations trans, une réaction qui consiste en avoir peur des personnes trans. Le personnage trans est donc montré une nouvelle fois comme un « piège » et comme une personne déséquilibrée. C'est cette représentation qui a marqué les esprits et qui a fortement participé à la perception fautive des personnes transgenres par les personnes cisgenres.

Ces représentations cinématographiques vont avoir pour conséquence, d'instaurer, d'une part, la peur des personnes trans, leur rejet, et d'autre part, l'idée que la transition serait à l'origine de leur mort.

Or l'actrice Alexandra Billings explique dans le documentaire Netflix de 2020 « *Disclosure* » que : « *Ce ne sont pas les alternatives qui nous libèrent, qui nous tuent, ça c'est ce que voient les gens dans les médias* »⁸, sous entendant que la représentation des personnes trans et leur parcours de transition n'est pas à l'origine de leur mort comme le montre les films et les séries qui traitent de ce sujet, mais que ce sont bel et bien des personnes qui sont derrière ces meurtres transphobes.

Par la suite, le personnage trans se transforme également en ressort comique, en particulier au travers de représentations racistes liées à une histoire traumatisante des personnes noires aux Etats-Unis pendant l'esclavage.

Ce ressort « comique » n'a abouti qu'à des représentations grossières des personnes trans ainsi qu'au twist de l'élément du « piège », comme si la révélation de la transidentité était quelque chose qui est cachée, qui doit se révéler à un moment et apparaître comme une tromperie mettant l'accent sur les sentiments de celui ou celle qui aurait été dupé.e mais pas celui du personnage trans qui va subir le rejet et la violence.

« La visibilité des personnes trans est nécessaire et pas de manière clichée. Parce que si j'avais eu avant de vraie représentation à laquelle je m'étais identifiée, j'aurais pas attendu 2020 pour commencer ma transition et me rendre compte que j'étais une meuf trans. » Une enquêtée de 28 ans

Être visible au regard de la population et au sein de l'espace urbain c'est aussi pouvoir se l'approprier et exister et ne plus se sentir exclu.e.

« Quand on est représenté on se sent visible, on peut s'identifier à quelqu'un, en être fier juste être nous ! On se sent mieux dans la tête parce qu'on sait qu'on fait partie de cette société et que les représentations sont derrière nous. » Un enquêté de 23 ans

Au sein de l'espace public urbain, les représentations en ce qui concerne le genre sont faible. Un exemple concret serait celui des noms de rue en France et dans la capitale. Dans le cas de l'espace public en France, 94% des plaques sont des noms d'hommes, pour le cas de Paris 12% d'entre elles sont des noms de femmes et seulement 3 stations de métro sur 302 portent le nom d'une femme célèbre. (Raibaud, 2015)

« Mettez des noms de femmes sur les établissements publics, déjà ça, ça permettrait qu'on se sente plus à notre place pour une partie de la population » Un.e enquêté.e de 28 ans

Ces noms célèbres, sont peu diversifiés et aucun d'entre eux ne porte le nom de personnes trans ayant marqué l'Histoire. L'ensemble des enquêté.e.s porte un regard critique

⁸ Sam Feder, Amy Scholder (2020) « *Disclosure* », Netflix

sur ce point, avançant qu'il est nécessaire que la représentation se fasse aussi aux travers de ces noms, que plus établissements publics portent le nom de femmes par exemple et pour ce qui est des rues, portent également le nom de femmes et d'hommes trans.

En effet, dans l'histoire de la lutte pour les droits des personnes trans ce ne sont pas les figures emblématiques qui manquent, comme celui de Marsha P. Johnson ou encore Sylvia Rivera. Cette dernière fondatrice de la STAR (*Street Transvestite Action Revolutionaries*), fait partie des figure trans de l'histoire ayant lutté pour les droits des personnes LGBTQIA+, et plus spécifiquement des personnes trans. Elle fut de plus, avec Marsha P. Johnson une des figures des émeutes de Stonewall le 28 juin 1969, conséquence des lois homophobes et transphobes des Etats-Unis d'Amérique, qui, à New York s'est traduit par la répression des personnes gays, lesbiennes et transgenres. De plus, ces lois interdisant également le travestissement, Sylvia Rivera et Marsha P. Johnson ont participé activement à la défense des droits des personnes transgenres afin de les démarginaliser et qu'il y ait une reconnaissance de cette catégorie de la population américaine. (Espineira, 2015) L'affichage de ces noms sur des rues ou encore des stations du métro, aurait pour conséquence de replacer spatialement ces moments de luttes emblématiques et de redonner aux personnes trans le sentiment d'appartenance à l'espace public urbain.

Nombreux sont les supports possibles pour sensibiliser la population aux violences transphobes comme le cas de la récente campagne de sensibilisation, mise en place par le gouvernement en 2021 pour dénoncer les LGBTphobie, et réalisée sur la base d'un affichage sur certains arrêts de bus.

Cependant, là encore, les représentations restent limitées et cantonnées également à un cadre restreint.

« Il y a eu une campagne récemment faite par le gouvernement pour lutter contre l'homophobie et la transphobie et les affiches étaient visibles sur les arrêts de bus. Personnellement je ne sais pas quoi en penser parce que d'un côté c'est bien, mais c'était fait par des personnes cis, du coup c'était très cliché aussi. » Une enquêtée de 20 ans

L'espace urbain peut être à lui seul un formidable support d'expression d'après les personnes enquêtées et permettrait d'ajouter des représentations trans naturellement dans le décor urbain.

« Une piste intéressante serait l'inclusion des personnes trans dans l'art, ce qui serait une grande première, cependant il faudrait pouvoir bien contrôler et sécuriser ces plateformes pour qu'elles ne deviennent pas des plateformes de transphobie si par exemple se sont des tags, mais il faut le faire. » Une enquêtée de 28 ans

Une des pistes d'amélioration de la représentation que l'on peut avoir des personnes trans hors supports cinématographiques, serait celui de l'art, surtout graphique comme le tag. Il n'est pas rare de voir, dans de grandes villes comme Paris ou encore Rennes, des pans de murs entiers repeints ou tagués, décorant les rues d'incroyables fresques. Ces modes d'expressions artistiques seraient une solution afin de pouvoir montrer que d'une part les personnes trans existent, et que d'autre part, iels méritent d'avoir des droits et plus de visibilité, le tout dans une représentation qui soit ancrée dans la réalité de leur vécu.

« Ça peut paraître bête dit comme ça mais une fois je me baladais dans les rues de Lyon et j'ai vu un drapeau trans tagué sur un mur, personne ne l'avait recouvert avec un message transphobe et je me suis dit, je suis à ma place, il y a des gens comme moi qui existent ici et j'ai le droit d'être là » Un enquêté de 19 ans

Comme exemple concernant le tag, il peut être intéressant de parler du travail de l'artiste de rue Kashink.

Son travail porte sur le masque et l'identité. Au-delà d'une simple œuvre artistique peinte à la bombe sur les murs, il s'agit pour lui de dénoncer l'absurdité des normes de genre, de l'esthétique, de dépasser le cadre blanc, mince, normé des représentations visuelles qui se trouvent autour de nous dans les rues sur de multiples supports.

Par son travail Kashink met en avant la visibilité d'autres personnes, d'autres identités, utilisant le masque comme objet commun à tous les peuples, afin de montrer l'identité réelle et plurielle.

« Les bâtiments en hauteur pourrait porter des œuvres concernant des personnes ou des relations queers, ou simplement des œuvres concernant la ville dans son ensemble sans cacher les personnes queer » Un.e enquêté.e de 22 ans

Grâce à cet art, les personnes trans pourrait donc être inclus.e.s dans le paysage urbain et donc faciliter leur vécu en tant que personne pratiquant ces espaces puisqu'iels se sentiraient inclus.e.s et montrerait une pluralité des identités ce qui potentiellement aurait pour bénéfice de réduire les violences vis-à-vis des personnes trans.

Il est important cependant de signaler deux points.

Le premier concerne la nécessité pour les personnes transgenres d'incarner d'autres rôles que seulement celui de leur identité trans.

« Montrez-nous des personnes qui ne soient pas blanches ! » Une enquêtée de 33 ans

Le deuxième point concerne l'importance d'une plus grande représentation des personnes trans racisé.e.s dans les médias, car comme le constate une enquêtée, les corps trans, les parcours, sont majoritairement blancs et rendent difficile l'identification des personnes racisées au travers de ces représentations blanches des corps trans.

Aujourd'hui, de plus en plus de modèles de personnes trans sont visibles, dans les films, les séries, mais aussi à travers des polémiques comme celle liée à l'emploi du pronom « iel » inscrit dans le dictionnaire du Petit Robert, qui a engendré un grand nombre de débats chez nos politiques et dans la presse.

« Le pronom iel à fait grand débat mais au moins, les gens ont pris conscience que ça existait et qu'il y avait des personnes derrière ce pronom » Un.e enquêté.e de 25 ans

Cette polémique a eu pour effet positif de mettre en évidence des questions de genre, plus spécifiques, comme celui de la non-binarité qui, même s'il a donné lieu à une vague de violence, a tout de même permis à la population française de prendre conscience de son existence, ainsi que de l'importance des questions de genre et de la partition binaire de notre société.

Si la représentation des personnes trans dans leur diversité est importante, il est aussi important de rappeler que dans le cas de cette population, certaines d'entre elleux prônent le droit à l'invisibilité, préférant être moins visibles par peur de violences physiques ou verbales.

« J'ai toujours sur mes oreilles mes deux piercings du drapeau trans et non-binaire, sauf que je les enlève durant le mois des fiertés parce que je suis pas out au travail et que ces drapeaux seront peut-être reconnus et ça me fait peur » Un.e enquêté.e de 25 ans

Si la visibilité et les bonnes représentations sont nécessaires, une partie de la population trans souhaite donc au contraire ne pas l'être et donc montre également que ces représentations doivent être faites en prenant en compte ce besoin d'invisibilité.

C'est à travers ces représentations, justes, que les mentalités évolueront sûrement. En effet, comme évoqué plus haut de mauvaise représentation dans les médias ont à l'inverse participé à des perception erronées des personnes et des corps trans, ayant pour conséquence des violences quotidiennes subies par les personnes transgenres.

Il est donc important que la façon dont sont perçus les personnes trans ainsi ue leur identité et leur identité, leurs vécus se fasse aussi à travers la formation et l'éducation à ces sujets. C'est pourquoi aujourd'hui, il est important d'aborder ces questions au sein des établissements scolaires.

3.3 Former, enseigner :

« Il faudrait que les formations soient accompagnées, que ça ne soit pas un discours essentialisant, la plupart des profs n'y connaissent rien, même écouter c'est déjà beaucoup »
Une enquêtée de 31 ans

Parler de la transidentité, la comprendre, et l'enseigner afin de montrer que les personnes trans existent et qu'iels ne souffrent pas de désordre mental passe par l'écoute mais aussi l'éducation à ces questions. Lors des enquêtes, l'ensemble des personnes interrogées sur le sujet des solutions à mettre en place concernant la transphobie et ses violences, a parlé à l'unanimité de l'éducation, de la pédagogie et surtout du milieu scolaire.

Le constat des personnes trans sur le sujet est que, d'une part ce sujet est rarement abordé à l'école par des concerné.e.s , mais qu'il y a un également besoin de personnes cisgenres d'en parler avec bienveillance et donc de se former à ces questions.

D'autre part, iels constatent qu'aujourd'hui, la plupart du temps, ces sujets portant sur la transidentité sont enseignés par des personnes transphobes dans des colloques ou sur divers médias, ayant un discours essentialisant et souvent dangereux sur le sujet de la transidentité et de l'enfant/adolescent.

Les établissements scolaires sont des lieux dans lesquels nous passons tou.te.s de nombreuses heures, un espace d'apprentissage qui forme à la fois les élèves dans de nombreux

domaines mais aussi en particulier à la réflexions sur les questions questions qui animent notre société.

« Il faut en parler dans les milieux scolaires sans attendre que ça soit demandé, que ça soit spontané ! » Un enquêté de 19 ans

Le milieu scolaire est donc ici un espace qui permettrait de sensibiliser de nombreuses personnes, enfants et adultes, à la question de la transidentité et plus largement aux questions de genre.

En 2021, en complément de la campagne de lutte contre l'homophobie et la transphobie évoquée plus haut, un plan de campagne contre les LGBTphobies a aussi été créé au sein du ministère de l'Education Nationale.

En association avec la Délégation Interministérielle à la Lutte Contre le Racisme, l'Antisémitisme et la Haine anti-LGBT, une page internet a donc été mise en place dans le but de mettre à disposition diverses informations accessibles à tou.te.s, afin que les enseignant.e.s mettent en œuvre cette campagne au sein des collèges et des lycées. Cette page, contient des ressources vidéo ainsi que des flyers et un livret à destination des enseignant.e.s. Cependant, il s'agit ici seulement d'une mise à disposition de quelques ressources sans réellement en faire la promotion. De plus, ces ressources ne sont à destination que des collèges et des lycées oubliant donc l'école primaire, période où la mixité entre les enfants est plus présente.

« C'était cliché comme campagne, mais en même temps, j'ai pas vu de tags ou quoi que ce soit qui soit transphobes ou autre ! Est-ce-que ça veut dire que finalement la plupart des gens bha ça ne les dérange pas ? ça m'a fait plaisir. » Une enquêté de 19 ans

Sur le terrain, les professeur.e.s déplorent, pour certain.e.s, le manque de ressources, de formations sur le sujet. Si certain.e.s peuvent en parler parce que concerné.e.s ce n'est pas le cas de la plupart d'entre eux. Il y a donc un véritable besoin de former également les enseignant.e.s sur la transidentité afin qu'ils puissent par la suite sensibiliser les élèves.

« Moi j'en parle de temps en temps dans mes cours quand les élèves posent des questions ou font des remarques déplacées, mais c'est vrai que globalement on a pas de formation sur le sujet et c'est dommage » Une enquêtée de 28 ans

« Ça serait bien que les gens apprennent la décence » Une enquêtée de 31 ans

Lors des enquêtes, l'ensemble des enquêté.e.s ont également insisté sur le fait que, d'une part certains réflexes verbaux comme le « *monsieur/madame* » étaient à bannir de nos habitudes ainsi que les questions intrusives.

Une enquêtée témoigne que lors d'un précédent don du sang, la personne qui a la charge du prélèvement, s'est permise de poser de nombreuses questions sur sa transition, pas de manière malveillante, certes, mais tout à fait intrusive. Cette situation n'est pas unique, mais revient régulièrement quand il s'agit d'échange avec des inconnu.e.s et que le sujet de la transidentité est abordé.

On la retrouve aussi au sein même de la communauté » trans comme a pu le témoigner lors d'un entretien Cha Prieur, aujourd'hui psychothérapeute, qui à la fin d'une séance s'est vu interrogé par son patient au sujet de sa transition.

« En fin de séance le patient m'a demandé où j'en étais de ma transition, ça m'a surpris parce que bon la personne est censée savoir que ça ne se demande pas » Cha Prieur lors d'un entretien le 24 mai 2022

Ces questionnements de la part d'inconnu.e.s ou même de personnes proches, participent à la violence banalisée et invisible que subissent les personnes trans qui participent également à la limitation des pratiques dans certains lieux par peur de ces questions. Le milieu scolaire, pourrait donc être un véritable outil et support pédagogique pour parler de transidentité, y compris par les concerné.e.s.

« L'école c'est le premier lieu d'apprentissage et de sensibilisation par rapport à plein de sujets ! On pourrait en parler à l'école car c'est peu traité et dire que ce n'est pas un problème, que ce n'est pas dramatique » Une enquêtée de 20 ans

Comme évoqué plus haut il est important que ces formations, dans l'idéal, soient animées par des personnes concerné.e.s afin que le discours ne soit pas porté exclusivement par des personnes cisgenres qui entraîne forcément des biais.

Les demandes des enquêté.e.s sont donc plurielles concernant ces formations :

- Que la question soit abordée dès l'école **« Si on en parle dès l'école les enfants qui seraient concernés se sentiraient mieux dans leur corps » Une enquêtée de 20 ans**
- Montrer des corps trans sans que ce soit cliché **« il faut montrer la pluralité des corps trans sans que ça ne soit comique et surtout autre que des corps blancs » Une enquêtée de 20 ans**

- Montrer une image simple sans essentialiser les personnes trans car à l'adolescence il est très souvent compliqué de valider son corps « ***Parler de la transidentité à l'école est important et surtout il faut la dédiaboliser*** » Une enquêtée de 28 ans

Ces formations auprès des enfants et adolescents auraient donc pour bénéfice de les éduquer dès le plus jeune âge à ces questions, permettant par la suite de normaliser l'existence des personnes trans. De plus, elles auraient plusieurs effets bénéfiques, d'une part sur la perception des personnes transgenres par les personnes cisgenres et donc de réduire les violences, mais aussi de se sentir « valide » et à sa place auprès des autres pour les personnes qui se révéleraient être trans.

Pour pallier aux besoin de ressources concernant la transidentité, Cha Prieur lors d'un entretien, signale l'existence de l'association « *Queer éducation* » œuvre justement pour la création de contenus utilisables en milieu scolaire afin d'éduquer enseignant.e.s et élèves sur les questions LGBTQIA+.

Les personnes travaillant sur ces contenus, sont des personnes liées de près au système éducatif, ayant fait le constat que les supports proposés par l'éducation nationale ne sont aujourd'hui toujours pas suffisants en ce qui concerne l'homophobie et la transphobie et ayant également une approche intersectionnelle, par exemple sur les questions du racisme, du validisme ou de la grossophobie.

Leur volonté et donc de mettre en place une plateforme accessible, afin de créer de nombreuses ressources et des projets sur ces sujets, pour réaffirmer la nécessité de l'utilisation de l'enseignement et de la pédagogie dans le milieu scolaire sur ces questions.

Les questions de transidentité sont importantes comme nous l'avons vu aux travers de ces trois dimensions.

Echanger avec les personnes concerné.e.s permet d'une part d'établir rapidement quelles solutions sont envisageables et à quelles échelles.

Il est important de rappeler que si les représentations ne changent pas, la vision des personnes trans et l'adaptation de l'espace pour tout.e.s ne se fera pas.

« Si on ne change pas ce que l'on montre des personnes trans on ne pourra pas prendre conscience des besoins et adapter correctement les aménagements urbains comme c'est le

cas des personnes en situation de handicap, on cherche une meilleure inclusion » Un.e enquêté.e de 22 ans

Aussi, montrer la diversité des parcours, des corps, que les personnes trans ne sont pas que des trans et dépasser ce simple cadre, permettrait au travers de projets accompagnés par les concernées, de rendre l'espace inclusif, et sûrement de faire baisser le taux d'agressions et de violences sur les personnes trans.

« On pourrait créer une commission de validation des projets d'aménagements par les personnes trans pour s'assurer de leur inclusivité ou non » Un.e enquêté.e de 22 ans

Conclusion : Faire un état des lieux n'est pas suffisant

« C'est gentil de s'intéresser à nous, mais ensuite ? Vous faites quoi ? » Une enquêtée de 20 ans

Parler de la transidentité en tant qu'homme cisgenre à ses limites. La démarche scientifique consiste donc aussi à pointer ces limites afin de rendre le sujet traité des plus sérieux, et montrer que malgré elles, la réflexion s'est construite au fil de lectures, d'échanges et d'apprentissage.

Dans un premier temps il est important de signaler qu'il m'est impossible de traiter pleinement le sujet pour des raisons de perceptions et de pratiques personnelles puisque je fais partie de la catégorie privilégiée et donc mon expérience de l'espace urbain au regard de la population enquêtée m'est largement favorable. Aussi, les personnes enquêtées ne représentent qu'une infime partie des personnes trans. Comme évoqué au début de ce mémoire chaque parcours est unique, mais écouter ces récits de parcours permet cependant de faire ressortir des schèmes.

Il s'agit donc au travers des études « trans » et sur la transidentité, ainsi qu'au travers des récits, de remettre en question, d'une part cette partition genrée et hétéronormative de l'espace et d'autre part, les injonctions faites par sa construction, afin de déconstruire ces normes liées au « corps juste » qui tendent à construire des villes stigmatisant les corps et invisibilisant la pluralité de ceux-ci. (Borghi, 2012)

Malheureusement si ces travaux existent depuis de nombreuses années, cela ne fait que peut être que 3 ou 4 ans qu'ils sont reconnus à leur juste valeur, y compris lorsqu'ils sont écrits par des personnes trans, comme le souligne Pauline Clohec, enseignante en philosophie à l'université d'Amiens, lors de son intervention le 13 mai 2022 au cours de la journée d'études trans à l'EHESS.

Ce mémoire se présente comme un état des lieux et gagnerait sûrement en précision par un découpage plus précis sur de multiples thèmes qui ont été abordés lors des entretiens comme celui du rapport à la transidentité dans le milieu professionnel par exemple. Mais ce travail aurait nécessité plus de temps.

Les études sur la transidentité, particulièrement avec une approche géographique permettent d'analyser spatialement divers sujets la concernant et ne sont pas sans rappeler certains passages de l'ouvrage *Le droit à la ville* de d'Henri Lefebvre concernant les besoins anthropologiques et spécifiques. (Lefebvre, 2009) Cependant, il est important de rappeler qu'il

y encore beaucoup à faire, beaucoup de sujets à défricher et qu'il est important de le faire avec les personnes concerné.e.s, que cela soit par le travail de recherche directement ou par l'écoute.

S'il y a bien un élément qui aurait permis d'enrichir également mon travail et de m'ouvrir davantage de portes, c'est la possibilité de le construire et l'écrire en partenariat avec une personne trans.

Comme évoqué dans l'introduction, même si le sujet fait débat au sein de la communauté trans, il est compréhensible que quelque part ce travail peut être perçu comme une appropriation d'un sujet qui n'est pas le mien et qu'il devrait être traité par quelqu'un qui en fait partie intégrante. Du fait de ma position, il restera toujours des biais, quelques explications floues mais qui tentent cependant de se rapprocher le plus près possible d'une réalité qui n'est en aucun cas la mienne.

Un autre point qui n'a pas été traité dans ce sujet, est celui des personnes intersexes qui sont régulièrement les grand.e.s oublié.e.s.

Il aurait été intéressant d'en parler puisqu'elles ont des problématiques similaires, partagées. Elles permettent d'ouvrir de nouvelles pistes de réflexions sur l'accessibilité de l'espace urbain et le besoin vital d'inclusivité de celui-ci.

J'aimerais terminer en revenant sur un point évoqué dans l'introduction de ce mémoire, pour évoquer l'aspect militant dont pourrait être taxé ce mémoire.

Il est aisé le considérer comme tel, mais il est avant tout un mémoire de recherche construit, avec des lectures, des méthodes qualitatives et surtout du terrain. L'aspect militant de celui-ci résiderait donc dans son contenu comme l'explique Milan Bonté dans son dernier article paru en décembre 2021 dans la revue « Annales de géographie »⁹. Ce qui est mis en avant dans cet article, c'est d'une part la condition de population surenquêtée dans les champs de recherches scientifiques, et d'autre part des résultats peu accessibles par les personnes trans afin de témoigner de leur condition de vie et permettre leur réutilisation dans le champ de l'action militante. Produire ce document se révèle donc nécessaire afin de témoigner et analyser des vécus qui sont trop souvent invisibilisés ou essentialisés et permet donc également de fournir un outil de ressources pour la communauté trans afin d'appuyer leurs revendications et permettre de prendre conscience de leurs problématiques afin d'améliorer leur vécu.

⁹ Bonté, M. (2021) « Enquêter les personnes Trans en géographie. Des méthodes participatives pour répondre aux enjeux de la surétude. » *Annales de Géographie*, N°742, p.47 à 70

Annexe

Annexe N°1 :

Questionnaire sur les pratiques et perceptions de l'espace urbain :

Avant toute chose, il est important de préciser que l'anonymat sera préservé, que les informations fournies ainsi que certains témoignages ne seront utilisées que dans le mémoire pour lequel cet entretien est destiné.

Dans ce questionnaire, hormis une brève présentation de qui tu es et une définition de ton genre, quatre grands thèmes seront abordés :

Perception / Pratiques / Safe place / Inclusivité

Perception et pratique de l'espace :

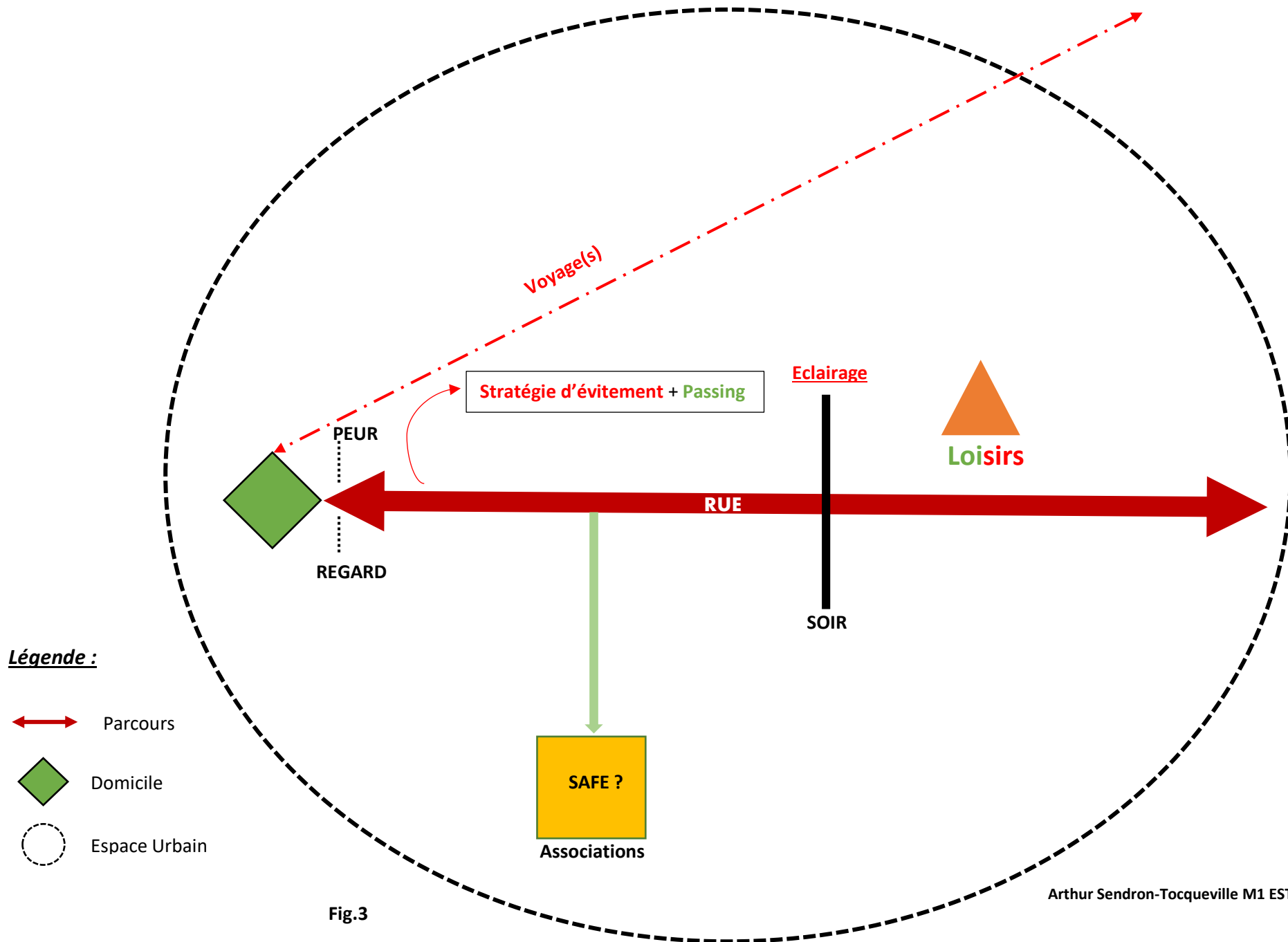
- Où te sens-tu le plus en sécurité / le moins en sécurité ?
- Pourquoi ?
- Comment pratiques-tu ton genre ?
- Quels sont les lieux que tu fréquentes le plus souvent ?
- Comment est-ce que tu te positionnes, est-ce que tu adaptes ton apparence et ton comportement ?
- Quels lieux influent le plus sur ton comportement lors de tes sorties ?
- Mets-tu en place une stratégie lors de ton parcours pour éviter certaines problématiques ?
- Avec la pandémie de COVID-19, qu'est-ce que le masque et le pass sanitaire ont changé pour toi ?

Safe place :

- Pour toi, c'est quoi un lieu safe ?
- Lesquels te semblent le plus sûrs ou moins sûrs et pourquoi ?
- Fréquentes-tu des lieux accueillant des membres de la communauté LGBTQIA+ ?
- Pourquoi ?

Inclusivité :

- Si on te proposait de participer à une réunion de concertation sur le sujet, y participerais-tu ?
- Que penses-tu de la construction des villes aujourd'hui d'un point de vue genré ?
- Que penses-tu de l'inclusivité dans les projets de villes, est-elle suffisante ? Que faudrait-il changer, comment tu verrais ça ?



LGBTQI : DES DROITS TOUJOURS À CONQUÉRIR

Tirée des données de l'Ilga, l'Association internationale des personnes lesbiennes, gays, bisexuelles, trans et intersexes, cette carte dresse un état des droits dans les différents pays du monde en décembre 2020. Être homosexuel est encore criminalisé, dans 70 pays, et la peine de mort est une sanction possible dans 11 d'entre eux.

CANADA

La Chambre des communes a, le 1^{er} décembre 2021, adopté un projet de loi visant à interdire les thérapies de conversion pour changer l'orientation sexuelle [voir glossaire, p. 72-73]. "Un rare geste exempt de politique partisane", a commenté *Le Devoir*. Un rapport de l'ONU datant de 2020 affirme que les thérapies de conversion sont "inhumaines et cruelles".

CURAÇAO (Pays-Bas)

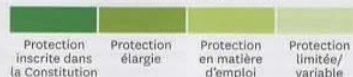
Cette île du royaume des Pays-Bas ne permet pas aux couples de même sexe de se marier. Mais cela devrait changer. "Tant qu'il n'existe pas d'autre possibilité équivalente à une union civile pour les couples de même sexe, le refus du mariage homosexuel est synonyme de discrimination", a jugé le tribunal de Curaçao le 13 septembre 2021, rapporte la chaîne néerlandaise NOS.

CHILI

Une nouvelle loi, votée le 7 décembre 2021 par le Parlement chilien, accorde aux couples homosexuels mariés des droits identiques à ceux des couples hétérosexuels, leur ouvrant notamment l'accès à l'adoption.

156 pays offrent une protection contre les discriminations liées à l'orientation sexuelle...

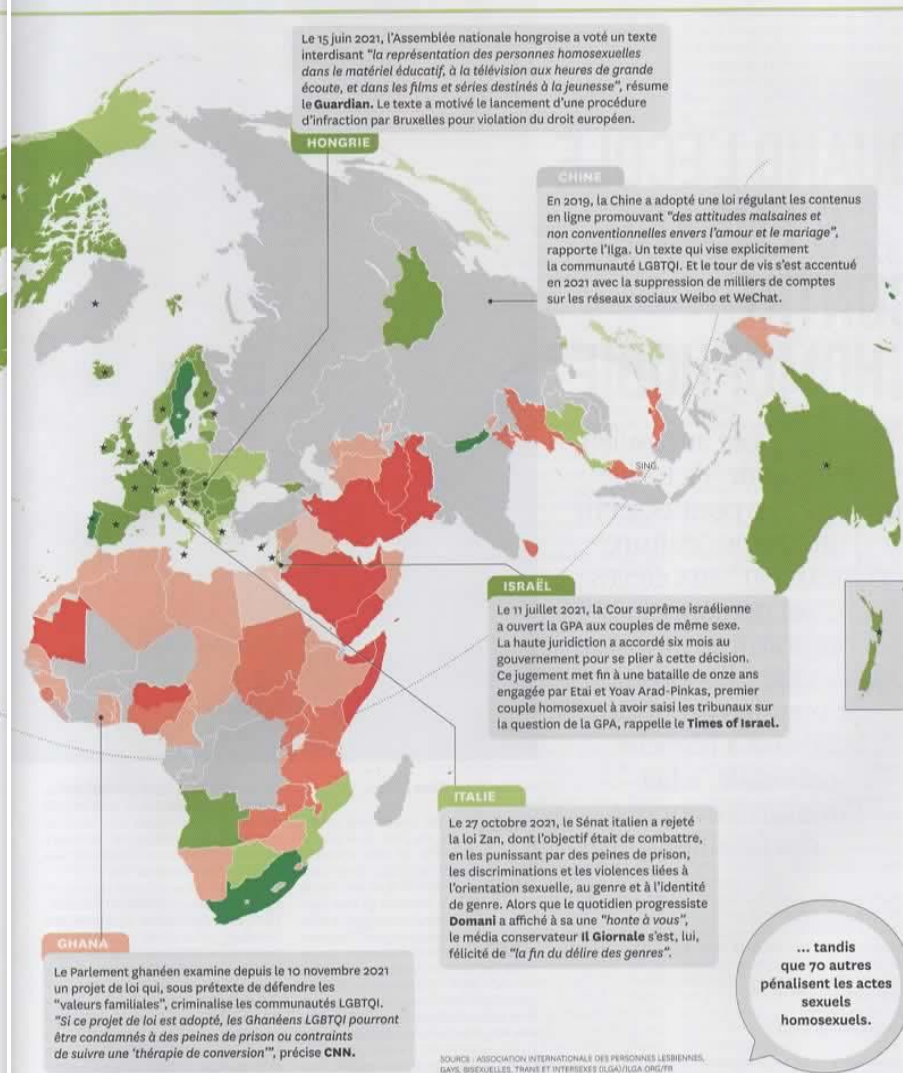
Protection contre les discriminations liées à l'orientation sexuelle



* Mariage ou toute autre union légale pour les couples de même sexe.

Aucune protection, légale ou non

Pénalisation des actes sexuels homosexuels entre adultes consentants



Carte des droits LGBTQI+ : « Il, Elle, Iel... Les révolutions du genre » Courrier international Hors-série Février-Mars 2022

Table des figures :

Figure N°1 : « Schéma de synthèse du vécu trans dans l'espace urbain basé sur les entretiens menés » Page 22

Figure N°2 : « Synthèse des pratiques et des perceptions des personnes trans et non-binaires, inspirée par la technique des « relief map » de Maria Rodó de Zárate » Page 49

Figure N°3 : « Carte Mentale des perceptions et pratiques des personnes transgenres et non-binaires enquêté.e.s » Page 69

Bibliographie-Sitographie

Alessandrin, Arnaud. « Entre genre et santé : les espaces des transidentités », 2015.

<https://journals.openedition.org/rfst/420>.

— — —. *Sociologie de la transphobie*. Maison Des Sciences De L'homme D'Aquitaine. Genre Cultures Societes, 2015.

Beaubatie, Emmanuel. *Transfuge de Sexe*. La découverte., 2021.

https://www.editionsладecouverte.fr/transfuges_de_sexe-9782348057373.

Besson, Jean-Luc. « La criminalité sur les territoires du Grand Paris (2016-2017) ONDRP », 2019.

https://www.ihemi.fr/sites/default/files/publications/files/2019-12/ga_51_juin.pdf.

Biarotte, Lucille. « Féminismes et aménagement : influences et ambiguïtés La diffusion internationale d'initiatives d'urbanisme dédiées à l'émancipation des femmes ». *Les Annales de la recherche urbaine* n°112 (2017): 26-35.

Blidon, Marianne. « GÉOGRAPHIE DE LA SEXUALITÉ OU SEXUALITÉ DU GÉOGRAPHE ? QUELQUES LEÇONS AUTOUR D'UNE INJONCTION ». *Annales de Géographie* 687-688 (mai 2012): 525 à 542.

Bonté, Milan. « Enquêter les personnes Trans en géographie. Des méthodes participatives pour répondre aux enjeux de la surétude ». *Annales de Géographie* N°742 (2021): p.47 à 70.

Borghi, Rachele. « De l'espace genré à l'espace « queerisé ». Quelques réflexions sur le concept de performance et sur son usage en géographie ». *espaces et sociétés*, eso rennes, N°33 (2012).

http://eso.cnrs.fr/_attachments/n-33-juin-2012-travaux-et-documents/Borghi2.pdf.

Brais, Nicole. *Hommes et femmes dans le mouvement social*. Les cahiers du genre 18, 1997.

https://www.persee.fr/doc/genre_1165-3558_1997_num_18_1_1016_t1_0177_0000_4.

Delphy, Christine. « Penser le genre ». *Nouvelles Questions Féministes* 21 (2002).

<https://www.cairn.info/revue-nouvelles-questions-feministes-2002-1.htm>.

DILCRAH. « Plan national d'actions pour l'égalité des droits, contre la haine et les discriminations anti-LGBT+ », 2020. https://www.dilcrah.fr/wp-content/uploads/2020/10/DILCRAH_Plan-LGBT_2020-2023_-VF.pdf.

— — —. « Plan national d'actions pour l'égalité des droits, contre la haine et les discriminations anti-LGBT+ 2020-2023 », 2020. https://www.dilcrah.fr/wp-content/uploads/2020/10/DILCRAH_Plan-LGBT_2020-2023_-A3-4pages_-VF2.pdf.

Dorlin, Elsa. *Genre, Sexe et Sexualités 2nd edition*. Puf., 2021.
https://www.puf.com/content/Sexe_genre_et_sexualit%C3%A9s.

Doytcheva, Milena. *Le multiculturalisme*. Vol. 3e éd. Repères. Paris: La Découverte, 2018.
<https://www.cairn.info/le-multiculturalisme--9782348037535.htm>.

Espineira, Karine. « Le mouvement trans : un mouvement social communautaire ? » *Chimères*, n° 87 (2015): 85 à 94.

— — —. *Transidentités et transitudes se défaire des idées reçues*. Le cavalier bleu., 2022.
<http://www.lecavalierbleu.com/livre/transidentites-et-transitudes/>.

Fraser, Nancy. *Qu'est ce que la justice sociale? Reconnaissance et redistribution*. La découverte., 2011.
https://www.editionsladecouverte.fr/qu_est_ce_que_la_justice_sociale_-9782707167897.

Gabriel, Joao. « Réflexion sur la « déconstruction du genre » en contexte afro ». *Le blog de Joao* (blog), 2015. <https://joaogabriell.com/2015/10/12/reflexion-sur-la-deconstruction-du-genre-en-contexte-afro/>.

Courrier International, Hors-série. « Il,Elle,Iel... Les révolutions du genre », 2022.
<https://www.courrierinternational.com/article/hors-serie-il-elle-iel-les-revolutions-du-genre>.

Jenna, Niléane, Merry, Louie, Malley. « Une ville Trans ». Un podcast Trans, s. d.
<https://podcasts.apple.com/fr/podcast/11-ville-trans/id1535381424?i=1000533882179>.

Lefebvre, Henri. *Le droit à la ville 3ème édition*. Economica. Anthropos. Paris, 2009.

Lexie. *Une Histoire de Genre*. Marabout., 2020. <https://livre.fnac.com/a15271182/Lexie-agressively-trans-Une-histoire-de-genres#omnsearchpos=1>.

Lussault, Michel, et Jacques Lévy. *Dictionnaire de la géographie et de l'espace des sociétés*. Belin., 2013.

Mairie de Paris. *Guide Référentiel, Genre et Urbanisme V2*, 2021. <https://www.paris.fr/pages/un-nouveau-guide-pour-mieux-integrer-le-genre-dans-l-espace-public-17624>.

Murphy, Jennifer. « Autism and Transgender Identity: Implications for Depression and Anxiety ». *Research in Autism Spectrum Disorders*, 2020. <https://reader.elsevier.com/reader/sd/pii/S1750946719301540?token=1533CC8B364B6DB035BF78C2D6794177B55DF5EC622D8E793238F2A5F7F21656DE066554CD5925DF3DBE3E7B8CF03A76&originRegion=eu-west-1&originCreation=20220516130627>.

Pfefferkorn, Roland. « Rapports de racisation, de classe, de sexe... » *Migrations Société*, n° 133 (2011): 193-208.

Prieur, Cha. « Des géographies queers au-delà des genres et des sexualités ? » *EspacesTemps.net [En ligne]*, 2015. <https://www.espacestems.net/articles/des-geographies-queers-au-dela-des-genres-et-des-sexualites/> ;

———. « Penser les lieux queers entre domination, violence et bienveillance. Etude à la lumière des milieux parisiens et montréalais », 2015. <https://hal.archives-ouvertes.fr/tel-01304990/document>.

Stryker, Susan. *The Transgender Studies Reader*. Routledge, 2006. <https://www.routledge.com/The-Transgender-Studies-Reader/Stryker-Whittle/p/book/9780415947091#:~:text=The%20Transgender%20Studies%20Reader%20puts,in%20the%20English%20speaking%20world>.

Thiers-Vidal, Léo. « De la masculinité à l'anti-masculinisme : penser les rapports sociaux de sexe à partir d'une position sociale oppressive ». *Nouvelles Questions Féministes* 21 (2002). <https://www.cairn.info/revue-nouvelles-questions-feministes-2002-3-page-71.htm>.

TVT Worldwide. « TVT TMM UPDATE • TRANS DAY OF REMEMBRANCE 2021 », 2021. <https://transrespect.org/en/tmm-update-tdor-2021/>.

Wiki Trans. « Introduction au passing ». *WikiTrans* (blog), 2019. <https://wikitrans.co/2019/08/04/introduction-au-passing/>.